COLLECTION D'AVENTURES 40c

DANS LA PRAIRIE « HOULEUSE »

COLLECTION D'AVENTURES, 3, Rue de Rocroy, Paris (10e)

* COLLECTION D'AVENTURES *
ABONNEMENTS
UN AN: PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER, 25 FR. Compte chèque postal 259.10

LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT

Dans la Prairie «houleuse»

par

Jean Aleyrac

PARIS
ÉDITION DE LA COLLECTION D'AVENTURES
3, RUE DE ROCROY, 3

351

DANS LA PRAIRIE « HOULEUSE »

CHAPITRE I

Great-Firehand, Black-Bob, tante Droll. Missouri-Blenter et le jeune Fred avaient mis en déroute les *tramps* du *cornel*, faisant prisonnier celui-ci. Le Grand-Ours, dès qu'il avait eu reconnu Brinkley s'était précipité vers lui pour le poignarder, mais Missouri-Blenter avait arrêté son bras, arguant que l'homme lui appartenait parce que — selon la loi de la Prairie — sa vengeance était plus ancienne. II avait néanmoins permis à Nintrophan-Haney de couper les oreilles au bandit ce que le Peau-Rouge s'était empressé de faire.

Puis le jeune Fred avait cru reconnaître le *cornel* ; mais, chose étrange, le meurtrier d'autrefois possédait des cheveux noirs bouclés, tandis que ceux de Brinkley étaient d'un roux ardent.

Et la discussion autour du captif essorillé continuait lorsque tout à coup, grâce à la complicité d'un de ses hommes, celui-ci avait tranché les liens qui ligotaient ses jambes et s'était enfui dans la forêt.

Tante Droll, lancé à sa poursuite n'avait pu le rejoindre et était rentré tout déconfit au campement.

Craignant que le *cornel* et sa troupe ne revinssent pour piller la hutte des *rafters*, Great-Firehand avait ordonné le retour immédiat vers la cabane.

Le rusé *cornel* n'avait couru qu'un petit bout de chemin, puis il s'était blotti derrière un arbre ; il avait vu Droll le dépasser, puis rebrousser chemin pour rentrer dans la clairière. Alors, en tâtonnant, il s'était doucement éloigné.

Tout en cheminant au hasard il se dirigea vers le campement des *rafters* que lui dénonça soudain la lueur du petit feu laissé allumé par Grand-Ours.

— Ah ! ah ! pensa-t-il. Je n'ai plus d'armes ni de provisions et vais me ravitailler tout en me vengeant un brin de ces coquins de *rafters* en brûlant leur cambuse après m'être approvisionné. Ah, mes gaillards ! Vous croyiez tenir le *cornel !*... En attendant le jour plus ou moins proche où il pourra se venger, il va vous laisser un gentil souvenir de son passage ici.

Il arrivait à l'habitation, lorsque des ombres furtives surgirent devant lui. Avant qu'il pût lever une main pour se défendre, il était terrassé.

— Ah ! le brigand ! murmura une voix. Nous en tenons toujours un ! L'animal va payer pour les autres.

— Quoi ! fit Brinkley en reconnaissant l'organe d'un de ses familiers. Woodward ! Veux-tu bien me lâcher, imbécile ! Tu m'étrangles !

— Ah ! le *cornel !* D'où viens-tu ?... Nous te croyions pincé, mon vieux ?

— Je l'ai été, mais ne le suis plus, répondit Brinkley en riant.

— Nous te prenions pour un *rafter !*

— Je l'ai senti à vos griffes, idiots ! Que faites-vous tous les trois ici ? Où sont les autres ?

— Nous l'ignorons. C'est accidentellement que nous nous sommes rencontrés au campement des *rafters*.

Moins de dix minutes plus tard, des nuages de fumée s'élevaient de la rustique demeure.

— Là ! murmura le *cornel*. Voilà du beau et bon travail. À présent, décampons. Toutes les associations de *rafters* possèdent un ou plusieurs bateaux. Je parierais que ceux-ci ont les leurs à proximité de la rivière. Suivez-moi au long de cette sente.

Brinkley avait bien deviné. Le sentier menait effectivement à un petit embarcadère auquel était amarrée une barque. Les quatre compères s'y installèrent, enlevèrent l'amarre et se prirent à ramer.

Pendant que les *tramps* glissaient prestement sur la rivière, les *rafters* furieux tempêtaient autour de leur gîte embrasé.

— Je m'en doutais, déclara Great-Firehand, dès que la colère des bûcherons se fut un peu calmée. Il est regrettable que nous ne nous soyons pas mis en route un quart d'heure plus tôt. Tant pis ! Consolez-vous, mes amis. Si vous acceptez ce que je vais vous proposer, vous ne tarderez point à regagner ce que vous fait perdre le *cornel*, et au-delà.

— Expliquez-vous, sir, dit Missouri-Blenter.

— Tout à l'heure. Regardons d'abord si quelques brigands ne se trouveraient pas en embuscade dans les parages.

Les alentours furent minutieusement explorés. On conduisit ensuite les blessés à l'écart, afin qu'il leur fût impossible d'entendre la conversation ; puis chacun s'assit à côté des débris fumants de la cabane.

— En premier lieu, messieurs, débuta Great-Firehand, je vous demanderai votre parole d'honneur de ne répéter à quiconque les paroles que l'on prononcera ici, et ce, même dans le cas où vous déclineriez mes offres. Je sais que vous êtes tous incapables de violer un serment.

D'une seule voix, les *rafters* jurèrent de ne jamais trahir le secret qu'allait leur confier Great-Firehand. Tante Droll, Black-Bob et Fred firent de même.

— Merci, mes amis, dit alors Grande-Main-de-Feu. À présent, une question. Est-il parmi vous quelqu'un qui connaisse l'immense étendue d'eau de roche existant là-haut dans les montagnes et dénommée le Lac d'Argent ?

— Oui, répliqua tante Droll. Nul d'entre nous n'ignore certainement l'existence de ce lac et sa dénomination ; mais, si j'en juge par le silence de ces gentlemen, je suis le seul ici à l'avoir visité.

— Well ! Il y a dans son voisinage des mines extrêmement riches travaillées superficiellement jadis par les Indiens. Je sais où se trouvent plusieurs de ces gisements et veux me rendre là-bas accompagné d'un ingénieur expérimenté afin d'étudier exactement les filons et voir s'ils sont susceptibles d'être exploités sur une vaste échelle, chose relativement facile à exécuter, puisque la force hydraulique nécessaire pourrait être tirée du lac. Toutefois, cette entreprise est passablement périlleuse ; c'est pourquoi je désirerais nous faire escorter d'une troupe d'hommes hardis et dignes de confiance, qui partageraient notre vie aventureuse. Voulez-vous renoncer pour quelque temps à votre métier de *rafters*, messieurs, et venir avec moi ? Je vous promets de rétribuer généreusement vos services.

— Bravo ! s'écria Missouri-Blenter avec enthousiasme. Une promesse de Great-Firehand équivaut à un acte signé et paraphé. Personne ne saurait douter de sa parole et je pourrais jurer que tous ceux qui consentiront à l'accompagner seront grassement payés ; néanmoins, je me vois dans l'obligation de refuser sa proposition. Je veux poursuivre le *cornel*.

— Et moi aussi, déclara tante Droll. C'est assurément avec le plus grand plaisir que je suivrais Great-Firehand, non pour l'amour de l'argent, mais à cause des aventures que rencontrera immanquablement l'expédition ; malheureusement, il me faut aussi retrouver la piste de Brinkley.

— Alors, messieurs, fit en souriant Grande-Main-de-Feu, je crois que tout s'arrangera de façon à vous satisfaire. Nous savons tous pourquoi Missouri-Blenter veut se venger du *cornel*, mais nous ignorons la raison qui pousse tante Droll à courir après lui avec son vaillant Fred.

N'importe ; nous respecterons leur secret et je vous prierai de m'écouter attentivement. Sachez que le plus jeune des *tramps* prisonniers me confia en cheminant que la carrière de brigand ne convenait ni à son caractère ni à ses aspirations et qu'il ne s'était joint à la bande de Brinkley que pour rester avec son frère aîné qui gît parmi les tués. Il voudrait devenir un honnête homme et m'a demandé de l'enrôler au nombre de mes compagnons, se déclarant prêt à remplir les plus assommantes besognes de notre troupe. Il peut en outre me renseigner sur les projets du *cornel* et, autant par humanité que pour servir notre cause, je voudrais faire droit à sa requête. Qu'en pensez-vous, mes amis ? Puis-je vous présenter mon protégé ?

Tous ayant unanimement donné leur consentement, Great-Firehand alla chercher le *tramp* repentant. Tous les yeux se fixèrent sur le nouveau venu. Il avait à peine dépassé la vingtaine et semblait extraordinairement vigoureux. Sa physionomie sympathique dénotait l'intelligence et la franchise.

Charles Dorvel lui enleva ses liens et le fit asseoir à côté de lui. Les autres captifs gisaient pieds et poings liés à respectable distance de la clairière des *rafters*, de sorte qu'ils ne pouvaient ni voir ni entendre leur ancien complice.

— Apprends que je suis disposé à t'octroyer ce que tu désires, lui dit le fameux chasseur de sa voix la plus cordiale, car tu as été entraîné dans le mauvais chemin par ton frère aîné et, surtout, parce que ton repentir me paraît sincère. Nous sommes prêts à t'accueillir parmi nous ; mais il faut que tu me jures de consacrer désormais tous tes efforts à racheter ton passé par une conduite entièrement opposée à celle que tu as eue jusqu'ici, c'est-à-dire en vivant droitement. Comment t'appelles-tu ?

— Nolley, sir, répondit le jeune homme avec émotion. Je vous remercie bien sincèrement de votre indulgence à mon égard et vous jure de me comporter dorénavant de manière à toujours vous donner satisfaction. Ma reconnaissance ne s'éteindra qu'avec ma vie. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi ; néanmoins, je voudrais encore obtenir de vous deux grâces.

— Lesquelles ? Parle sans crainte.

— Veuillez me promettre que mes futurs compagnons ne feront jamais la moindre allusion à ma vie passée, que je souhaite d'ensevelir complètement. Ayez ensuite l'obligeance de me permettre d'enterrer mon frère. Aussi coupable qu'il ait été, il fut toujours très bon pour moi. Une profonde affection nous unissait, et il me serait indiciblement pénible de savoir son cadavre pourrissant dans l'eau ou dévoré par les poissons.

— Les faveurs que tu réclames me prouvent que j'ai raison d'avoir confiance en toi, repartit Great-Firehand en serrant la main de Nolley ; aussi est-ce avec plaisir que je te les accorde. À partir de cet instant, tu seras considéré par nous tous comme un camarade ; tu nous appartiens et je te conseille de ne point te montrer aux gens de Brinkley. Je tiens à ce qu'ils ignorent que tu fais partie de notre troupe. Et, à propos du *cornel*, serais-tu au courant de ses intentions ? Pourrais-tu m'apprendre où il comptait se rendre après avoir dévalisé Black-Bob ?

— Il voulait aller à la grande assemblée des *tramps* qui se tiendra prochainement.

— Sacrebleu ! s'écria Droll. Alors on ne m'avait pas trompé en affirmant que ces vagabonds malfaisants devaient se réunir par centaines derrière Harper afin de cuisiner quelque complot à exécuter en masse. Saurais-tu le nom exact de l'endroit où les scélérats tiendront leur meeting monstre ?

— Certes, répondit Nolley. D'ici le site en question se trouve effectivement situé au-delà de Harper et s'appelle Osage-Nook (Coin des Osages).

— Ah, tiens ! reprit Droll. C'est la première fois que j'entends mentionner ce *nook*-là. Bizarre, pourtant !... Je cherchais justement le moyen de découvrir le nom de la région où projetaient de se réunir les seigneurs *tramps* et

voici que je l'apprends au moment où j'y pensais le moins. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Puisque Son Excellence le *cornel* se transporte à Osage-Nook, ne croyez-vous pas, monsieur Blenter, qu'on pourrait essayer de l'y rencontrer afin de régler définitivement nos comptes avec lui ?

— En fait de règlement, je lui casserai la tête, riposta énergiquement le vieillard. Il va donc falloir nous séparer de Great-Firehand.

— Pas immédiatement, en tout cas, répondit ce dernier. Je vais maintenant me rendre à la ferme du frère de l'ingénieur Butler où celui-ci m'attend. Nous pouvons donc faire route ensemble jusque-là. D'ailleurs, ladite ferme est relativement assez proche d'ici. Eh bien, Nolley, est-ce là tout ce que vous connaissez concernant les plans du *cornel ?*

— Non, sir. En quittant le *tramp-meeting*, Brinkley veut aller à Eagle-Tail afin d'attaquer à l'improviste les employés du chemin de fer et enlever leur caisse.

— C'est bon à savoir, remarqua tante Droll en riant. Si le *cornel* nous échappe à la réunion des *tramps*, il nous restera l'espoir de lui tordre le cou à Eagle-Tail.

— Et, reprit Nolley, en admettant qu'il vous glissât encore entre les doigts à Eagle-Tail, il vous serait peut-être possible de le saisir au Lac d'Argent ?

— Au Lac d'Argent ! s'écria-t-on autour de Nolley.

Celui-ci inclina la tête.

— Oui, messieurs, au Lac d'Argent, où Je *cornel* veut aller s'emparer d'un inestimable trésor.

— Un inestimable trésor ! répéta Great-Firehand avec étonnement. Quel trésor ?

— Le *cornel* affirme que de fabuleuses richesses sont enfouies dans le lac : de l'or et des gemmes cachés là autrefois par les Indiens, semblerait-il. Brinkley possède un plan détaillé des lieux et connaît la place exacte où niche le magot.

— Un plan ? L'as-tu vu ?

— Non, sir, répliqua Nolley. Le *cornel* ne le montre jamais à personne.

— Étrange ! murmura Great-Firehand. Nous l'avons fouillé et désarmé sans découvrir ce document.

— C'est une preuve que le *cornel* le cache bien, fit Nolley. Du reste, d'après certaines allusions, je serais tenté de supposer qu'il ne le porte pas sur lui. Il doit l'avoir enterré quelque part.

L'attention générale se concentrant sur Great-Firehand et Nolley, personne ne remarquait la subite émotion à laquelle semblaient en proie tante Droll et Fred. Le premier entrouvrait la bouche en arrondissant ses yeux avec ahurissement, tandis que le second s'écriait :

— C'est bien le *cornel !*... C'est lui !... Sûr et certain… Ce plan appartenait à mon pauvre père !...

Tous les regards se fixèrent sur le jeune homme. Un flot de questions l'assaillit. Droll esquissa un geste impérieux.

— N'interrogez plus, messieurs, dit-il d'un ton énergique. Vous saurez tout ultérieurement. La seule chose que je puisse aujourd'hui vous communiquer, c'est que Fred et moi sommes disposés à suivre le célèbre Great-Firehand jusqu'au Lac d'Argent.

— Moi aussi ! s'écria Missouri-Blenter. Nous nageons apparemment en plein mystère. Arriverons-nous à le sonder ? Bien malin serait celui qui le pourrait dire. En tout cas, l'inconnu m'attire et je me joins également à la troupe de Great-Firehand.

— Nous aussi, parbleu ! Nous aussi ! hurlèrent les *rafters* en chœur.

— Le sort en est donc jeté ! déclara Grande-Main-de-Feu en souriant. Nous nous mettrons en campagne dès demain matin, sans plus avoir besoin de nous préoccuper de la piste de Brinkley, puisque nous savons où il va.

Nous le poursuivrons inlassablement, camarades. Nous le traquerons comme une bête malfaisante à travers bois, monts et plaines ; nous le suivrons s'il le faut jusqu'au Lac d'Argent, mais ne le lâcherons pas. Fertile en aventures est l'existence qui nous attend ; il faudra vivre tous pour un et un pour tous, messieurs ; car, ne l'oubliez point : l'union fait la force. C'est en luttant vaillamment et fidèlement côte à côte que nous réussirons à remporter la victoire. Nous sommes tous d'accord, il me semble ?

— Oui, oui ! tonnèrent les *rafters*. En avant ! et vive Great-Firehand.

CHAPITRE II

Le soleil de midi darde ses éblouissants rayons sur l'immensité de la *rolling-prairie*, tandis qu'une brise légère agite doucement les hautes herbes et la cime des arbres.

Pas un être animé ne semblait exister au sein de ces vastes solitudes verdoyantes où régnait un silence impressionnant que rien ne paraissait devoir jamais troubler. Pourtant, un hennissement prolongé se répercuta soudain à l'infini… Au pied d'une colline surgit un cavalier.

De taille moyenne, ni trop grand ni trop petit, ni trop gros ni trop mince, il devait être d'une rare robustesse. Ses vêtements se composaient d'un complet grisâtre en étoffe imperméable. Son chef était coiffé d'une espèce de casque en liège comme en portent les officiers anglais des armées coloniales de la Grande-Bretagne. Ses pieds disparaissaient dans une paire de mocassins.

À la manière dégagée dont cet homme se tenait en selle, on devinait eu lui un cavalier hors ligne. Son visage était singulier. L'expression de sa physionomie semblait, de prime abord, nettement revêche et son nez extraordinaire ne l'adoucissait point, vu de gauche, ce nez était, en effet, blanc et légèrement courbé ; de droite, il était gros, enflé, d'une couleur flottant entre le rouge, le vert, ou le bleu. Une barbe assez longue, mais peu fournie encadrait cette face étrange. Deux fusils, plusieurs revolvers, des poignards fraternisaient avec plusieurs paquets, attachés à la selle du cheval. En guise de chabraque, ce dernier portait une superbe couverture.

Sans doute le cavalier se figurait-il que sa monture connaissait la prairie aussi bien que lui, car il ne se donnait point la peine de la diriger et la laissait trotter à sa fantaisie.

L'animal s'arrêta tout à coup. Il dressa ses oreilles. Une voix impérieuse cria :

— Halte, étranger ! Un pas de plus et je tire ! Qui êtes-vous ?

Le cavalier regarda autour de lui. Personne n'était visible. Sans se troubler, il détacha une lunette d'approche suspendue à sa selle et se mit tranquillement à contempler le firmament.

— Hé, *master* ! reprit la voix en riant. Rengainez votre instrument. Je ne perche point sur la lune, que vous ne sauriez, d'ailleurs, apercevoir à cette heure-ci. D'où venez-vous ?

Le cavalier remit sa lunette en place. D'un geste indifférent, il tendit la main derrière lui.

— De par là, répondit-il flegmatiquement.

— Je le vois bien, pardi ! Et où allez-vous ?

— Là-bas ! répliqua l'autre en tendant le bras devant lui.

— Hum ! mon vieux *boy* ! vous avez une drôle de façon de répondre aux gens. De par là !... Là-bas !... En vérité, je suis bien renseigné ! Sans doute êtes-vous un loustic, mon beau monsieur ; mais la meilleure plaisanterie ne saurait éternellement se prolonger. Puisque vous avez l'air de vous balader à travers la prairie comme dans votre jardin, je suppose que vous n'ignorez point qu'elle est fréquemment arpentée par des gens

plus ou moins suspects, desquels doit se garer l'honnête homme comme de la peste. S'il vous déplaît de répondre à mes questions, rebroussez chemin. Si, au contraire, vous tenez à continuer votre marche en avant, répondez-moi franchement. Attention ! Je recommence mon interrogatoire… D'où venez-vous ?

— Du château de Castlepool.

— Hein ?... Connais pas… Où ça se niche-t-il ce château ?

— En Écosse.

— Quoi ?... En Écosse ?... Connais pas davantage… Mais, basta !... Passons à un autre chapitre… Où allez-vous ?

— À Calcutta.

— Hein ?

— À Calcutta, répéta le cavalier avec un calme imperturbable.

— Calcutta… Calcutta… Drôle de nom !... Connais pas non plus… Où est-ce donc situé ce Calcutta-là ?

— Dans les Indes orientales.

— Peste !... Alors, *master*, c'est par cette chaleur que vous vous amusez à chevaucher en un après-midi d'Écosse aux Indes en passant par les États-Unis de l'Amérique du Nord ?

— Halte-là, s'il vous plaît… Je n'ai point prétendu accomplir mon trajet en une demi-journée !

— Ah, bon ! Ne seriez-vous pas Anglais, par hasard ?

— *Yes*.

— Quel métier exercez-vous ?

— Celui de lord.

— Hein ! Lord !... Mazette !... En voilà un phénomène !... Un lord anglais en chair et en os se promenant au sein de la prairie coiffé d'une boîte ronde en liège !... Faut voir ça de plus près…

Les hautes herbes d'un tertre voisin du cheval s'agitèrent : deux hommes — un grand et un petit — en émergèrent. Pareillement vêtus de cuir de la tête aux pieds, comme il convient à de vrais chasseurs de l'Ouest, ils étaient : le plus grand, long comme une perche ; le plus petit, bossu et trapu. Ils tenaient à la main des carabines d'ancien modèle.

— Surtout, ne vous avisez pas de bouger, *master* ! cria le bossu au lord ; autrement, nous vous brûlons la cervelle ! Notre interrogatoire n'est point terminé.

— Voulez-vous parier ? demanda l'Anglais.

— Quoi ?

— Dix, cinquante, cent dollars… à votre gré.

— Parier quoi ?

— Que je vous tuerai tous les deux avant que vous me touchiez.

— Vous perdriez, *master*.

— Vraiment ? *Well*, parions cent dollars !

Il saisit un de ses fusils et l'épaula froidement. Les deux *Westmen* s'entre-regardèrent d'un air étonné.

— *Master !* hurla le bossu. *Master*, une minute, que diable ! Vous êtes, sans contredit, un bizarre citoyen et je me demande si votre cerveau est normalement équilibré ? On va vous tâter le pouls pour savoir à quoi s'en tenir.

Il tendait la main afin de saisir la bride du cheval. Allongeant inopinément les deux bras à la fois, le lord mit en joue ses vis-à-vis avec un revolver braqué à droite et à gauche de la tête de sa monture.

— Bas la patte ! commanda-t-il ; sinon je tire !

Le bossu recula en ébauchant le geste d'épauler sa carabine.

— Baissez votre arme ! ordonna l'Anglais. Et pas un mouvement ; autrement, je presse la détente !

L'attitude du lord s'était subitement métamorphosée. Il foudroyait les deux *Westmen* d'un regard lumineux d'intelligence, d'énergie, de sang-froid, d'autorité. Comme fascinés, les habitués de la prairie ne bronchaient plus.

— Là ! dit paisiblement le cavalier sans cesser de braquer ses pistolets, me prenez-vous encore pour un fou destiné à vous servir de pantin et auquel vous pouvez, selon votre caprice, interdire l'accès de la prairie comme si elle vous appartenait ? Chacun son tour, mes gaillards ! Jusqu'ici, vous avez questionné et j'ai répondu. À présent, à moi d'interroger et à vous de répondre. Qui êtes-vous ?

Cette question s'adressait particulièrement au bossu. Quelque peu décontenancé, le petit homme répliqua d'un air aussi furieux qu'embarrassé :

— Si vous ignorez qui nous sommes, c'est parce que vous êtes un étranger. Du Mississippi à *Frisco* (San-Francisco) tout le monde nous connaît comme d'honnêtes trappeurs. Nous allons maintenant du côté des montagnes afin d'y chercher une compagnie de chasseurs de castors à laquelle nous puissions nous joindre.

— *Well !* Et vos noms ?

— Nos vrais noms vous seraient de médiocre intérêt dans ces contrées où, suivant la coutume de l'Ouest, chacun nous appelle par les sobriquets qu'on jugea, bon de nous décerner. Le mien est Humply-Bill (Bill-le-Bossu) à cause de ma bosse. Quant à mon camarade, il répond au joli nom de Gunstick-Uncle (Oncle-Baguette-de-Fusil), parce qu'il se tient toujours droit et raide comme un piquet. Vous voici renseigné, *master.* Ne faites donc plus de difficulté pour nous révéler votre réelle identité.

L'Anglais contempla d'abord fixement Humply-Bill et Gunstick-Uncle d'un œil sévère comme pour sonder le fin fond de leur âme ; puis ses traits se détendirent. Un sourire erra sur ses lèvres. Tirant de sa poche un volumineux portefeuille, il y prit un papier qu'il déplia et tendit au bossu.

— Je vous ai déjà dit qui je suis, déclara-t-il d'un ton bienveillant. Ce passeport, que je vous permets de regarder parce que je vous considère comme de braves et honnêtes gens, vous prouvera que je n'ai pas menti.

Gunstick-Uncle et Humply-Bill se mirent à lire la feuille avec une évidente curiosité. Au fur et à mesure de la lecture, le premier arrondissait de plus en plus ses yeux et sa bouche, tandis que le second hochait comiquement la tête.

— Alors, c'est un lord pour de bon ! grommela-t-il en rendant le passeport à l'Anglais. Lord Castlepool ! Mais, milord, que venez-vous faire dans la prairie ? Vous risquez d'y perdre la vie…

— Bah ! interrompit l'Anglais. C'est là un détail négligeable. Je tiens à explorer la prairie pour me divertir. Ensuite je me rendrai à Frisco. J'ai parcouru le globe presque d'une extrémité à l'autre et il n'y a guère que les États-Unis qui me soient inconnus ; c'est pourquoi je suis en train de les visiter. Allons, puisque la présentation est terminée, ne restons plus à nous entre-regarder comme des chiens de faïence. Menez-moi à votre campement.

— Il est derrière le tertre.

— Bon. Suivez-moi donc.

Les rôles étaient intervertis. Au lieu d'obéir, le lord commandait. Sautant à bas de son cheval, il se dirigea vers le monticule et le contourna, docilement suivi par sa monture.

Arrivé au campement, le lord s'assit sur l'herbe.

— Tiens ! dit-il, quel beau morceau de daim grillé ! Justement, je meurs de faim !

S'emparant de son couteau, il coupa une énorme tranche de viande et se prit à manger avec un appétit de Gargantua, sans paraître se préoccuper le moins du monde de ce que pouvaient bien penser de son sans-gêne les propriétaires du rôti.

— Fameux ! dit le bossu. Inutile de faire des cérémonies dans la prairie.

— Ni dans la prairie ni ailleurs, répondit l'Anglais. Je n'en fais jamais. Aujourd'hui, je prends ma part de votre viande ; demain, je partagerai avec vous le gibier que je tuerai. C'est en s'entr'aidant qu'on rend l'existence agréable. Tenez, vous me plaisez ! Voulez-vous me servir de guides et m'accompagner ? Je vous payerai, bien entendu.

— Où voulez-vous aller ? interrogea Humply-Bill.

— À Frisco, mais après avoir sillonné la prairie en tous sens. Peu m'importe de chevaucher durant une année ou plus.

— Bigre ! Avez-vous songé, milord, à tout ce que pourrait réserver d'imprévu une chevauchée d'un an à travers la prairie ?

— Ma foi non ! Mais j'espère bien qu'il m'arrivera toutes les aventures imaginables ; sans cela, autant vaudrait me promener dans les allées de mon parc. Savez-vous tirer, au moins ?

Le bossu jeta au lord un coup d'œil de pitié.

— Un trappeur sait toujours tirer, répondit-il.

— Ça dépend. Avant de vous engager, je veux voir un échantillon de votre tir. Tenez, Humply-Bill, apercevez-vous ce vautour qui plane là-haut ? Tâchez de le faire dégringoler.

Le bossu épaula sa carabine. Deux minutes plus tard, le rapace touchait le sol.

Il était mort.

— Là, milord ! s'écria Humply-Bill triomphant. Que pensez-vous de ça ?

— Pas mal, fit laconiquement l'Anglais, sans paraître remarquer l'air vexé du tireur. À vous, Gunstick-Uncle. Abattez cet autre oiseau qui vole là-bas.

— Il est trop loin.

— Comment, trop loin ! reprit lord Castlepool. Attendez, je vais vous montrer s'il est trop loin.

Se levant vivement, il courut chercher l'un des fusils attachés sur son cheval, l'épaula, visa et tira, puis il remit l'arme en place et retourna s'asseoir devant le rôti dont il découpa une seconde tranche, demandant avec indifférence :

— Eh bien ! Était-il trop loin ?

Un profond étonnement se peignait sur le visage des deux chasseurs. Le vautour avait été touché, et bien touché, car il venait de tomber à terre.

— Merveilleux ! s'écria enfin Humply-Bill enthousiasmé. Et vous vous remettez à manger avec autant d'insouciance que si vous veniez de tuer une mouche ! Ah ! milord ! Vous êtes comparable aux trois plus célèbres chasseurs du Far-West.

— Ah ! Qui sont ces phénomènes, s'il vous plaît ?

— Great-Firehand, Winnetou, le chef des Apaches, et Great-Shatterhand.

— Ah ! Alors, c'est convenu. Vous m'accompagnerez jusqu'à Frisco en passant par la prairie et je vous paierai. Combien désirez-vous recevoir ?

Humply-Bill et Gunstick-Uncle s'entre-regardèrent.

— Dame, milord ! fit le bossu. Votre question nous embarrasse. Nous n'avons encore jamais été au service de quiconque et ne saurions exiger le salaire de guides renommés.

— *All right !* Votre réponse me plaît. C'est donc moi qui fixerai vos honoraires, quitte à les corser ultérieurement d'une gratification si je suis content de vous. Je veux avoir beaucoup d'aventures et lier connaissance avec les plus fameux chasseurs du Far-West. Voici donc ce que je vous propose : pour chaque aventure qui m'arrivera en votre compagnie, vous recevrez chacun cinquante dollars.

— Cinquante dollars ! répéta Humply-Bill. Dans ce cas-là, nous ne tarderons plus à nous enrichir, car les aventures abondent en ces régions ; je dois pourtant vous prévenir, milord, qu'on n'en sort pas toujours vivant.

— C'est insignifiant ! Il me faut des aventures et des aventures réellement intéressantes ; ne l'oubliez pas. Je tiens aussi à rencontrer Great-Firehand, Winnetou et Great-Shatterhand, car j'ai souvent entendu célébrer leurs exploits. Ces trois hommes fameux se trouvent-ils maintenant dans l'Ouest ?

— Vous m'en demandez trop, milord. Ces

célébrités sont partout et nulle part. On peut les rencontrer accidentellement ça ou là, mais il est aussi possible d'errer des années durant dans la prairie sans les apercevoir. D'ailleurs, en admettant que le hasard nous conduise en leur présence, il n'est pas sûr que ces souverains du Far-West consentent à se laisser approcher.

— Si, si ! Rien n'arrête lord Castlepool. Je veux les voir et leur parler. Chacun de vous recevra cent dollars à chaque rencontre.

— Mazette ! s'écria le bossu. Portez-vous donc des rouleaux d'or sur vous, milord ?

— Je ne m'embarrasse que de ce qu'il me faut en cours de route, mais j'en trouve autant qu'il me plaît chez mes banquiers de Frisco. Alors, vous acceptez mes propositions ?

— Certes, et avec le plus grand plaisir.

— Parfait ! déclara lord Castlepool en serrant les mains des trappeurs.

Puis, prenant dans une poche de sa selle un gros carnet, il ajouta :

— C'est mon agenda. Je vais ouvrir là-dedans un compte pour chacun de vous en plaçant au commencement vos noms, âges et portraits respectifs.

— Nos portraits ? répondit Humply-Bill étonné. Nous n'en avons point, milord.

— Ça ne fait rien ; je me charge de vous dessiner. Ne remuez plus ni l'un ni l'autre.

S'emparant d'un crayon, il traça prestement plusieurs traits sur le calepin, tout en regardant de temps à autre ses compagnons qui retenaient leur respiration pour garder une immobilité complète.

— Là ! fit l'Anglais au bout de quelques minutes. Vous voici crayonnés, mes amis.

Les chasseurs se relevèrent, d'un bond et jetèrent des regards curieux sur les pages ouvertes de carnet.

— Mirobolant ! fit Humbly-Bill en battant des mains. La ressemblance est épatante : vous êtes un artiste, milord.

Le taciturne Gunstick-Uncle hocha la tête en signe d'assentiment.

— Peuh ! répondit lord Castlepool. J'inscrirai donc ici tout ce que je vous devrai. S'il m'arrivait malheur, vous n'auriez qu'à porter ce livre à mes banquiers de Frisco, dont je vous donnerai les noms. Ils vous remettraient incontinent les sommes marquées sans la moindre objection.

— Chouette ! approuva le bossu. Voilà ce que j'appelle un arrangement pratique. Croyez, milord, que… tiens ! Qu'ont donc les chevaux... Voyez-les dresser les oreilles et écarter les naseaux… La *rolling-prairie* est souvent dangereuse. Je grimpe au faîte du tertre pour voir si le péril ne rôderait pas à proximité.

— Moi aussi, fit vivement lord Castlepool en suivant le bossu qui escaladait déjà l'élévation en rampant au sein des hautes herbes.

Gunstick-Uncle demeura près des chevaux.

— Regardez : murmura Humply-Bill à l'Anglais, dès qu'ils furent au sommet de l'éminence. Il y a un homme là-bas sur le second monticule qu'on voit devant nous.

— *Yes !* Un Indien, semblerait-il.

— En effet. C'est un Peau-Rouge. Ah ! que n'ai-je... Dites, sir ; si vous alliez chercher votre longue-vue ?

Lord Castlepool s'exécuta sans mot dire.

L'indien était tapi dans l'herbe ondulante du monticule, les yeux fixés vers l'Orient. Son attitude révélait qu'il attendait quelqu'un, un ennemi, sans doute. Dès que l'Anglais eut apporté sa lunette d'approche, Humply-Bill s'en saisit.

— Ah ! fit-il après avoir regardé au travers de l'instrument qu'il tendit aussitôt au lord en se redressant.

— Vous connaissez cet homme ? questionna lord Castlepool.

Sans lui répondre, le bossu fit un porte-voix de ses mains, hurlant à s'époumoner :

— Menaka-Chécha ! Menaka-Chécha ! Que mon frère rouge veuille s'approcher de son frère blanc !

L'Indien tourna brusquement son visage du côté de la voix qui le hélait. Avec un geste de la main, il dégringola sur-le-champ la pente du tertre, puis s'enfonça, dans l'herbe.

— Allons, milord, fit joyeusement Humply-Bill en se blottissant dans l'épais herbage, vous n'attendrez probablement pas longtemps votre première aventure.

— Qu'est-ce qui vous le fait entrevoir ?

— La présence de ce chef Peau-Rouge.

— Ah ! C'est un chef ce citoyen-là ?

— Certes, et un rude gaillard, je vous le garantis. Il appartient à la tribu des Osages.

— Et vous le connaissez bien ?

— Non seulement je le connais bien, mais nous avons encore fumé ensemble le calumet de paix et de fraternité, de sorte que nous devons toujours nous prêter mutuellement assistance chaque fois que le peuvent nécessiter les circonstances. Menaka-Chécha attend évidemment un ou plusieurs ennemis.

— Espérons qu'il en viendra beaucoup !

— N'en souhaitez pas trop, milord. S'il est divertissant de combattre ses adversaires, ce n'est guère amusant d'être écrasé sous le nombre. Descendons conter la nouvelle à l'oncle. C'est lui qui va exulter de savoir le chef à proximité.

— Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

— Menaka-Chécha en langue osage ; ce qui peut être traduit par Bon-Soleil ou Grand-Soleil. C'est un guerrier aussi brave qu'expérimenté et, quoique appartenant à la peuplade non encore soumise des Sioux, il ne manifeste aucune hostilité à l'égard de la race blanche.

En atteignant la base du monticule, lord Castlepool et Humply-Bill retrouvèrent Gunstick-Uncle plus solennel que jamais. Il avait entendu toute la conversation et s'apprêtait à recevoir l'ami indien avec dignité.

Le Peau-Rouge émergea bientôt d'entre la végétation. Il était dans la force de l'âge. Ses vêtements de peau portaient plusieurs déchirures et quelques récentes taches de sang les souillaient en divers endroits. Pas une arme n'apparaissait sur lui. Sur chacune de ses joues se trouvait tatoué un soleil. L'épiderme de ses poignets était écorché. On devinait qu'il avait été ligoté et était parvenu à briser ses liens. Tout dévoilait qu'il venait de s'évader et qu'on le poursuivait.

Sans avoir l'air de remarquer l'Anglais, l'Indien tendit la main aux deux trappeurs, tandis que, d'une voix calme et en excellent anglais, il disait :

— J'ai reconnu tout de suite la voix et le corps de mon frère et ami ; c'est avec joie que je vous salue tous les deux.

— Notre joie de te voir égale, crois-le, celle que tu peux éprouver, répondit Humply-Bill.

Gunstick-Uncle se contenta d'incliner majestueusement la tête à plusieurs reprises.

— Cet animal-là ne se cassera jamais la langue, remarqua Humply-Bill.

— La parole est d'argent, mais le silence est d'or, répondit sentencieusement l'étrange individu.

— Hum ! ce n'est pas toujours exact, riposta le bossu. Mais va te promener, après tout, l'oncle ! Je me charge de jacasser à ta place.

Puis s'adressant à l'Indien en désignant, lord Castlepool, il ajouta :

— Ce Visage-Pâle est maître en l'art de tirer et il est notre ami. Je le recommande à ta bienveillance et à celle de ta tribu.

Le Peau-Rouge tendit la main à l'Anglais.

— Je suis l'ami de tous les blancs honnêtes et justes, dit-il simplement : mais je hais ceux qui volent, tuent et pillent. Contre ceux-là, je lève toujours mon tomahawk.

— Le chef à été fait prisonnier, reprit Humply-Bill. Aurait-il rencontré de mauvais Visages-Pâles ?

— Oui. Que mes frères tiennent leurs fusils prêts à partir. Ceux qui me poursuivent vont apparaître d'une minute à l'autre. Ils veulent me prendre la vie.

— Sont-ils nombreux ?

— Je l'ignore. J'étais loin quand ils s'aperçurent de ma fuite.

— Mais quels sont donc les mauvais blancs qui ont osé s'attaquer au Grand-Soleil ?

— Ces Visages-Pâles sont en grand, très grand nombre, mon frère, repartit l'Indien. Ils sont au nombre de plusieurs centaines de brigands nommés *tramps*.

— Des *tramps !* répéta le bossu avec surprise. Que viennent-ils chercher dans ces contrées désertes ? Où campent-ils donc ?

— Au coin des bois que vous désignez sous le nom d'Osage-Nook et que, nous autres Indiens, appelons Coin-du-Crime, parce que notre plus célèbre chef y fut massacré avec ses plus intrépides guerriers. Chaque année, quand la lune s'est remplie treize fois, quelques délégués de notre tribu vont en pèlerinage dans ce lieu maudit afin d'exécuter sur les tombes des héros vaincus la danse des morts.

« Cette fois-ci, ce fut à moi que revint l'honneur d'aller rendre les suprêmes hommages à nos frères disparus.

« J'atteignis Osage-Nook avant-hier en compagnie de douze *braves*.

« Ayant exploré la région, nous n'y découvrîmes nul ennemi et installâmes sans méfiance notre campement à côté des tombeaux.

« Nous passâmes la journée d'hier à chasser pour nous procurer la viande destinée à notre festin.

« Aujourd'hui, nous commençâmes la cérémonie.

« J'avais eu la prudence de placer aux aguets deux sentinelles.

« N'empêche que des blancs parvinrent à s'approcher sans être vus et tombèrent sur nous à l'improviste pendant la danse.

« Ils étaient plusieurs centaines.

« Nous pûmes en tuer quelques-uns.

« Huit de nôtres reçurent des balles et trépassèrent.

« On me fit prisonnier avec quatre de mes guerriers survivants.

« Les Visages-Pâles tinrent conseil et résolurent de nous torturer ce soir, puis de nous faire griller.

« Ils s'installèrent ensuite près de nos tombes et me séparèrent de mes *braves*, afin que je ne pusse converser avec eux.

« On m'attacha solidement au tronc d'un arbre.

« Un *tramp* demeura posté dans mon voisinage pour me garder.

« Mes liens étaient minces. Avec quelques efforts, je réussis à les rompre.

« Mon gardien s'étant éloigné un instant, je m'évadai.

— Et tes quatre guerriers ?

— Ils sont encore là-bas. Crois-tu que j'aurais dû tenter de les délivrer ?

— Non. Le temps te manquait. Les *tramps* se fussent derechef emparés de toi pour te massacrer sans délai et tu n'aurais plus été là pour sauver ou venger les tiens.

— C'est ce que j'ai pensé. Je voulais courir jusqu'à la ferme de Butler. Il est mon grand ami ; je suis certain d'obtenir son concours.

— Hum ! fit pensivement Humply-Bill. Il y a au moins six heures de chevauchée pour se rendre d'Osage-Nook à la ferme de Butler. Il te serait impossible d'effectuer le trajet d'aller et retour d'ici ce soir, puisque tu es à pied.

— Oh ! les pieds de Grand-Soleil valent ceux des meilleurs coursiers, repartit fièrement le chef Osage. Du reste, ma fuite aura pour résultat de bouleverser les plans de l'ennemi. On va commencer par me chercher, quitte à différer l'exécution des captifs. Tu vois, frère blanc, que je pourrais ramener à temps mon ami Butler et ses hommes.

— Ça dépend. Tu peux supposer que le martyre de tes guerriers sera reculé, mais non le certifier. Au lieu de courir jusqu'à la ferme de Butler, remercie plutôt ta bonne étoile de nous avoir rencontrés. Nous allons aller avec toi délivrer les Osages prisonniers.

— Mon frère blanc le veut-il vraiment ? questionna Menaka-Chécha tout joyeux.

— Certes ! les Osages sont nos amis, tandis que les *tramps* sont les ennemis des gens honnêtes.

— N'as-tu pas compris qu'il y en a des centaines… et nous sommes que quatre.

— Bah ! Tu me connais pourtant bien, Grand-Soleil, riposta Humply-Bill. Ne va pas t'imaginer que j'ai l'intention de me précipiter au beau milieu de la horde en brandissant mon fusil pour l'ameuter contre moi. Pas si bête, fichtre ! Mais quatre gaillards rusés peuvent fort bien s'aventurer dans les parages d'une troupe de bandits pour libérer quelques captifs sans risquer de se faire piger. L'essentiel est de savoir s'y prendre, et je m'y entends ! Qu'en dis-tu, mon oncle ?

Gunstick-Uncle agita ses longs bras.

— Oh ! oui ! fit-il emphatiquement. Il faut enlever aux voleurs tous nos frères rouges sans crier gare.

— Tope ! s'écria Humply-Bill. Il y a longtemps que tu n'avais autant parlé, mon vieux ! Et vous, milord, êtes-vous de la partie ?

L'Anglais griffonnait sur son calepin le nom du chef Osage. Remettant le carnet dans sa poche il répondit :

— Moi ? Il va sans dire que je m'embarque avec vous. Ça, c'est une aventure !

— Oui, mais une aventure extrêmement périlleuse.

— Tant mieux ! Je vous la paierai dix dollars de plus qu'une aventure ordinaire… Il faut trouver une monture pour Grand-Soleil.

— Où, s'il vous plaît, milord ?

— On va la prendre à ceux qui le poursuivent, répondit lord Çastlepool.

— C'est une idée ! fit gaiement le bossu. Mais il faudrait encore armer (1) Menaka-Chécha.

— C'est facile. Je vais lui prêter un de mes fusils jusqu'à ce qu'il puisse s'équiper avec l'attirail de ses ennemis. Hâtons-nous. Il s'agit de se poster de manière à cerner les poursuiveurs du Peau-Rouge.

Humply-Bill contemplait l'Anglais avec étonnement.

— Vous êtes surprenant, sir, déclara-t-il. Vous parlez absolument comme un *Westman* expérimenté. Quelle tactique proposez-vous ?

— Tout ce qu'il y a de plus simple. L'un de nous se cachera au sommet de ce tertre pour y recevoir les brigands de la façon dont vous m'avez reçu. Les autres iront se dissimuler sur les trois monticules voisins en faisant de grands détours pour que leurs traces ne puissent être discernées. De cette manière, les *tramps*, en foulant cette zone, se trouveront à leur insu entre les quatre feux de nos fusils. Des éminences où nous serons, il sera possible de tirer à volonté sans être aperçus de nos ennemis, alors qu'ils ne pourront riposter qu'au hasard, n'ayant pour guider leur tir que la fumée de notre poudre.

— Épatant ! fit le bossu. C'est justement ce que je projetais de faire ! Je file donc me percher au faîte de ce tertre, d'où je haranguerai les bandits. Milord voudra bien grimper sur le monticule de droite. Toi, mon oncle, trotte sur l'éminence en face de la mienne. Grand-Soleil se cachera sur l'élévation opposée à celle de milord. Les *tramps* seront bel et bien pris dans une souricière.

« En avant donc, messieurs ! Que chacun aille promptement se mettre en position.

Les trois hommes s'éloignèrent. Lord Çastlepool emporta sa longue-vue. Un quart d'heure environ s'écoula. Le temps commençait à paraître long aux guetteurs, lorsque l'Anglais cria de sa butte :

— Attention ! Les voici !

— Silence, saperlipopette ! tempêta le bossu de son tertre.

(1) Note winnetou.fr : « amener » dans le texte original.

— Peuh ! riposta le lord. Les coquins ne sauraient nous entendre ; ils sont encore éloignés de près d'un kilomètre. Ils viennent de l'est et sont à cheval. J'en aperçois deux… Ah ! en voici d'autres… encore un…

cinq en tout !... Maintenant, plus un mot !

Des pas de chevaux lancés au galop résonnèrent bientôt à proximité des quatre hommes à l'affût. La voix sonore de Humply-Bill s'éleva soudain.

— Stop, gentlemen ! Pas un geste, sinon je tire !

S'arrêtant instantanément, les cinq cavaliers jetèrent autour d'eux des regards ébahis. N'apercevant personne, ils s'entre-regardèrent, cependant que le chef de la troupe répondait :

— Par tous les diables ! Quel est le rustre qui se permet de barrer la prairie aux citoyens de la libre Amérique ? Montrez-vous donc, au moins, farceur ! Et veuillez nous apprendre de quel droit vous osez nous arrêter ?

— Du droit que possède tout chasseur de l'ouest d'arrêter les étrangers qui s'approchent de lui.

— Nous sommes des chasseurs comme vous. Si vous êtes un honnête homme, ayez le Courage de vous laisser voir.

Les cinq *tramps* s'étaient emparés de leurs fusils. Ce détail n'échappa nullement à l'œil exercé de Humply-Bill.

— Je suis un honnête homme, riposta-t-il, et ne crains point de me présenter à mes semblables. Admirez-moi !

Il se redressa en épaulant sa carabine.

— Parbleu ! s'écria l'un des brigands. Que le diable m'étrangle, si ce mauvais plaisant n'est pas Humply-Bill !

— Tout juste, seigneur !

— Alors, Gunstick-Uncle doit être proche ; car ces deux animaux-là sont inséparables.

— Vous nous connaissez ?

— Comme vous le pouvez constater ! Il y a même fort longtemps que j'éprouve le désir de vous rencontrer. J'aurais quelques mots à vous dire.

— Je ne m'entretiens qu'avec les gens que je connais.

— *Boys !* (1) fit le bandit en se tournant vers ses acolytes. Cet imbécile-là manigance avec les Peaux-Rouges et il est utile d'en débarrasser l'humanité. Descendons-le de son perchoir.

Épaulant prestement son fusil, il tira. Humply-Bill s'abattit dans l'herbe. Le *tramp* jeta un cri d'allégresse.

— Bravo ! Quel tireur je fais, hein, les gars ! s'écria-t-il, enthousiasmé de son adresse. À présent, cherchons Gunstick-Uncle…

Une détonation éclata. Le *tramp* dégringola de cheval, tué net par une balle du bossu. Quatre autres coups de feu partirent simultanément : les bandits restants suivirent leur complice sur le sol. Les cinq chevaux étaient indemnes. Les tireurs quittèrent aussitôt leurs refuges.

— Pas mal travaillé ! déclara Humply-Bill. Pas un coup de manqué et tous ces gredins expédiés dans l'autre monde en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! Épatant, mes amis !

Grand-Soleil dirigea son attention sur les cadavres étendus près de lui et les dépouilla de leurs armes ainsi que des objets utiles qu'ils portaient sur eux.

— Ces chevaux sont beaux, fit Humply-Bill en examinant les montures des brigands d'un œil de connaisseur. Tiens, Grand-Soleil, choisis celui que tu préfères ; les autres seront pour les quatre Osages que nous allons délivrer. On va partir immédiatement. Nous ferons un grand détour de manière à atteindre Osage-Nook à l'arrière des *tramps*.

— En route ! commanda brièvement le bossu.

Menaka-Chécha se plaça en tête de la petite troupe afin d'indiquer le chemin. Au moment où commençait le crépuscule, le Peau-Rouge tendit le bras vers une forêt dont la lisière était relativement proche.

(1) Garçons !

— Voici la partie postérieure des bois où nous assaillirent les *tramps*, dit-il. De l'autre côté se trouve le site que nous appelons Coin-du-Crime. C'est là que sont les tombes de nos guerriers, massacrés. Attention ! Le campement de l'ennemi est à un quart d'heure d'ici.

Humply-Bill arrêta sa monture, sauta de sa selle et s'assit tranquillement à terre. Gunstick-Uncle et le Peau-Rouge l'imitèrent. Lord Castlepool les regardait d'un air interrogateur.

— Il faut attendre l'obscurité, déclara le bossu. Quand nous saurons les brigands en train de souper, nous tâcherons de ramper à travers bois jusqu'aux prisonniers.

— Bon ! fit le lord. Alors, notre première aventure est terminée. La seconde va commencer. Je vais la marquer.

— Chouette ! s'écria Humply-Bill en riant. Marquez, marquez toujours, milord, puisque cela vous agrée. Je vous préviens, toutefois, que nous aurons vraisemblablement encore nombre de telles aventures, tant et si bien que vous ne pourrez plus nous payer. Votre fortune n'y suffirait pas.

— Oh ! oh ! fit l'Anglais en souriant, soyez sans inquiétude. Je vous certifie que je vous réglerai sans avoir besoin d'hypothéquer le domaine de Castlepool.

La nuit vint enfin. Les chevaux furent entravés et les quatre aventuriers s'enfoncèrent dans la forêt en file indienne.

Menaka-Chécha marchait le premier, immédiatement suivi de lord Castlepool qui essayait de cheminer aussi légèrement que son guide.

Le chef Osage saisit soudain la main de l'Anglais.

— Que mon frère blanc donne son autre main à son frère suivant, murmura-t-il, et que tous les Visages-Pâles se donnent ainsi la main pour former une chaîne que je conduirai afin d'éviter de heurter les arbres.

L'Indien se faufilait dans l'enchevêtrement de la végétation plongée en pleines ténèbres avec une surprenante agilité et sans le moindre bruit. Il s'arrêta brusquement.

— Que mes frères blancs attendent ici, souffla-t-il. Je reviendrai bientôt.

Il disparut comme un trait pour réapparaître environ une demi-heure plus tard.

— D'autres *tramps* sont arrivés, dit-il. Beaucoup, beaucoup.

— Diable ! Les scélérats auraient-ils par hasard l'intention de se rassembler en ces lieux ? fit Humply-Bill. S'il en est ainsi, malheur aux colons de la région. Qu'as-tu entendu, Grand-Soleil ?

— Bien des choses, frère blanc, répliqua le Peau-Rouge. Plusieurs feux sont allumés et tout le campement est brillamment illuminé. Les *tramps* forment un grand cercle au centre duquel pérorait un Visage-Pâle de haute taille à cheveux roux, mais je songeais à mes guerriers captifs et ne prêtai qu'une médiocre attention à ses discours. Je me rappelle, cependant, qu'il fit allusion à une caisse de chemin de fer devant être prochainement vidée… Ce fut alors que j'aperçus mes frères Osages ; ils étaient à proximité d'un petit feu abandonné, chacun d'eux ligoté à un tronc d'arbre et surveillé par un gardien.

— Mazette ! On aura du mal à les aborder.

— Non. Je les aurais facilement détachés moi-même à ce moment-là ; mais j'ai préféré venir chercher mes frères blancs pour en terminer plus vite. Je me contentai de ramper jusqu'à l'un de mes *braves* afin de le prévenir de leur prochaine délivrance. Allons les retrouver.

Quand les quatre compagnons atteignirent le campement des *tramps*, l'orateur à cheveux rouges, qui n'était autre que Brinkley, s'époumonait pour faire vibrer sa voix jusqu'aux derniers rangs des nombreux auditeurs groupés autour de lui.

Humply-Bill se cacha derrière un arbre.

— Alors, c'est convenu, n'est-il pas vrai, camarades ? disait le *cornel*. Vous êtes tous avec moi pour le coup du chemin de fer ? Nous partagerons le magot. Est-ce bien décidé ?

— Oui, oui ! tonnèrent des centaines de voix.

— Et l'assaut de la ferme Butler ? Qui en est ?

— Es-tu sûr qu'il y avait là beaucoup d'argent, *cornel ?*

— Naturellement ! Butler est très riche et le sera encore davantage après avoir reçu les neuf mille dollars que m'a chipés ce brigand de Great-Firehand. Donc, nous prendrons la ferme d'assaut, la pillerons de fond en comble ; puis attendrons tranquillement l'arrivée des *rafters* et du fameux Great-Firehand, auquel je reprendrai mon argent. Quatre cents hommes contre vingt-cinq et de l'argent à profusion pour chacun de nous… C'est une affaire superbe ! Une affaire rare, mes gars ! Telle que vous n'en retrouverez sans doute jamais… Voulez-vous en être oui ou non ?

— Oui, oui, oui !... Quand partons-nous ?

— Demain après-midi de manière à gagner la ferme le soir.

Humply-Bill en savait assez. Il alla rejoindre ses compagnons postés à quelques mètres de l'extrémité opposée du campement.

— Que mes frères blancs restent là, murmura Grand-Soleil. Ils m'observeront et ne bougeront que si je leur fais signe.

Tel un immense reptile, il se prit à ramper sur le sol, se dirigeant vers un feu peu brillant auprès duquel se trouvaient assis quatre *tramps*. Ils pouvaient être à une dizaine de pas de plusieurs grands arbres auxquels étaient liés debout quatre guerriers Osages. Un gardien armé s'accroupissait à côté de chacun d'eux.

— Que va faire le chef ? demanda lord Castlepool à Humply-Bill.

— Accomplir un de ces exploits dont les Indiens ont le secret, répondit le bossu. Ne remuez pas et regardez-le.

Mais c'était en vain que l'Anglais fixait des prunelles curieuses sur l'endroit où devait être Grand-Soleil. Le Peau-Rouge demeurait invisible. Le lord remarqua seulement que l'un des gardiens faisait soudain un mouvement brusque. Sa tête, seule partie visible de son corps, disparut inopinément dans l'ombre qui enveloppait la lisière de la forêt. Puis ce fut le tour du second, du troisième, du quatrième. Pourtant, pas un bruissement n'émanait de cette place… Lord Castlepool sursauta violemment. Grand-Soleil surgissait tout à coup entre lui et le bossu ! Nul ne l'avait ni vu ni entendu s'approcher.

— Terminé ? interrogea Humply-Bill.

— Oui, répliqua de Peau-Rouge.

— Mais tes *braves* sont encore ligotés ! objecta l'Anglais.

— Non. Ils restent immobiles jusqu'à ce que j'aie parlé avec vous. Mon couteau transperça silencieusement le cœur des sentinelles que j'ai ensuite scalpées. Le danger est passé. À présent, je vais aller avec mes guerriers reprendre les chevaux que nous ont volés les brigands et qu'ils ont attachés avec les leurs. Mes frères blancs s'éloigneront d'ici dès qu'ils entendront des piaffements et des hurlements. Ils nous rejoindront là où attendent nos montures ; *ouaough !*

Il indiquait par ce dernier mot que toute objection serait inutile ; d'ailleurs, il s'éclipsa. Les captifs adossés aux arbres disparurent comme si le sol s'était inopinément ouvert pour les engloutir.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'un long cri d'effroi retentissait dans un coin du camp. Un hurlement y répondit ; puis ce furent plusieurs glapissements évidemment poussés par des gosiers indiens, auxquels succédèrent des hennissements, des piaffements, des blasphèmes, des vociférations. Le tumulte était indescriptible.

Les *tramps* installés près du *cornel* se redressèrent tous comme mus par des ressorts ; les autres les imitèrent. Tous hurlaient, juraient, tempêtaient en courant çà et là. L'organe de Brinkley domina finalement le tapage.

— Les Osages ne sont plus là ! tonna-t-il. Nom d'un démon ! Qui les a dét... Ah !...

Tout en grondant, il s'était approché du lieu où avaient été garrottés les captifs. Les quatre gardiens gisaient dans l'herbe teinte de sang.

— Tous morts, sacrebleu ! cria-t-il. Scalpés !... Tous les quatre scalpés ! Et ces satanés Peaux-Rouges ont décampé… Diable de diable !... Où peuvent bien se tapir les chenapans ?... Cherchons, camarades !

Mais nul ne l'écoutait.

— Les Indiens ! Les Indiens ! glapirent des voix venant de l'endroit où étaient rassemblés les chevaux des *tramps*.

— Aux armes !... Aux chevaux !... On est en train de les voler ! tempêtait le *cornel* furieux. On nous attaque ! Défendons-nous, camarades !...

— En fait-il un boucan, ce dindon-là ! murmura Humply-Bill en riant. Allons, c'est le moment de filer ! Suivez-moi, milord… Viens, charmant oncle !

Les trois hommes se glissèrent adroitement entre les arbres, cependant que les *tramps* continuaient à se démener au milieu d'un infernal vacarme. Ils finirent par conclure que personne ne les assaillait et que les Osages prisonniers avaient simplement été délivrés par certains de leurs camarades errant dans la forêt.

— Il va falloir modifier nos plans, dit Brinkley à ses gens.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est permis de supposer que les Osages ont entendu et compris nos paroles. Ils sont donc au courant de notre projet de piller et d'incendier la ferme de Butler… Heureusement que nous avions discuté autre part la fameuse affaire d Eagle-Tail !...

— Les crois-tu capables de nous trahir ?

— Naturellement ! Aussi partirons-nous dès demain matin, au lieu de l'après-midi.

— Entendu ! crièrent tous les *tramps*.

CHAPITRE III

À peine Humply-Bill, Gunstick-Uncle et lord Castlepool atteignaient-ils la place où se trouvaient leurs montures, qu'apparaissaient également Grand-Soleil et ses *braves* avec leurs chevaux repris aux *tramps*.

— Ces brigands-là sont aveugles et sourds, déclara dédaigneusement Menaka-Chécha. Néanmoins, hormis les quatre que j'ai scalpés, nous n'avons point voulu en tuer ; car, désirant reprendre nos animaux, nous devions éviter le bruit. Peu importe ! Les Osages sauront retrouver les *tramps* et expédieront alors un grand nombre d'entre eux dans les « Éternels Terrains de Chasse » où ils seront obligés de servir les Esprits de nos frères morts.

— Tu veux te venger ? questionna Humply-Bill.

Le Peau-Rouge lança au bossu un regard étonné.

— Pourquoi mon frère blanc pose-t-il pareille question à Grand-Soleil ? fit-il. Les *tramps* n'ont-ils pas massacré aujourd'hui huit Osages dont les esprits réclament vengeance ? Quatre autres Osages ne devaient-ils pas, en outre, être torturés par les maudits ?... À présent, il faut galoper ventre à terre jusqu'au wigwam des Osages afin d'en ramener de nombreux guerriers et occire autant de bandits à visage pâle que le permettra l'omnipotent manitou.

Humply-Bill se garda bien de sourire.

— De quel côté paissent à l'heure qu'il est les troupeaux des Osages ? demanda-t-il.

— À l'ouest.

— Par conséquent, on passe devant la ferme de Butler ?

— Oui.

— Et combien de temps faut-il pour gagner vos pacages ?

— Avec un bon cheval, et en se hâtant, on peut d'ici atteindre les premiers troupeaux des Osages en une demi-journée.

— Parfait ! On va donc se dépêcher et sauver la ferme de Butler, fit Humply-Bill d'un ton déterminé.

— Que dit mon frère ? questionna Grand-Soleil. Butler est l'ami et le protecteur des Osages. Un malheur le menacerait-il ?

— Oui. Les *tramps* veulent attaquer sa ferme demain. Hâtons-nous d'aller le prévenir.

— *Uff !* Que mes frères rouges conduisent en laisse tous les chevaux inoccupés, pour que les frères blancs puissent chevaucher plus facilement. En route !

Chacun monta en selle. Grand-Soleil se plaça devant. Gunstick-Uncle, Humply-Bill et lord Castlepool le suivirent. Les quatre Osages délivrés fermèrent la marche avec les chevaux qui ne servaient pas. Toute la troupe se précipita dans la prairie à fond de train.

— Quelle galopade, sacrebleu ! cria tout à coup l'Anglais à Humply-Bill qui chevauchait près de lui. Comment ce Peau-Rouge peut-il s'orienter par cette obscurité dans l'immensité de la *rolling-prairie ?*

— Cela vous étonne, et je le conçois, milord, repartit le bossu qui semblait vissé sur le dos de son cheval. Mais, dans ces contrées, vous serez maintes fois témoin de véritables prodiges que déclareraient irréalisables ceux qui ne connaissent rien de l'existence au sein de la savane. Le Peau-Rouge est souvent surprenant. Point n'est besoin pour lui de voir clair pour savoir se diriger. Regardez Grand-Soleil. Il galope sans la moindre hésitation en tête de notre troupe. Ne croirait-on pas qu'il s'oriente en flairant l'air ? Pas de danger qu'il s'égare dans cette étendue illimitée de collines, de bois, de vallées, de plaines. D'ailleurs, il monte son propre cheval ; un animal sur lequel il est venu de ses pâturages est qu'il a repris aux *tramps*. Les Indiens ont la science de dresser leurs chevaux d'admirable façon. Jamais ils ne les frappent et l'intelligence de ces bêtes est absolument remarquable. Voyez la monture de Grand-Soleil ! Elle file comme le vent sans que son maître ait besoin ni de la guider ni de l'encourager. Elle sait où elle va et ne déviera point de la sente que traça son cavalier en venant. Je pourrais parier que nous serons à la ferme de Butler avant que s'écoulent six autres heures.

— Parier ! s'écria joyeusement lord Castlepool. Alors, vous consentez à parier ? Bravo !... Combien ?...

— Rien, milord. C'est une manière de parler. Je ne parie jamais. Gardez votre argent pour une meilleure occasion. En attendant, je vous remercie de ce que vous avez aujourd'hui porté au compte de Gunstick-Uncle et au mien.

— Cent dollars, répondit l'Anglais. Cinquante pour les quatre *tramps* tués dans la prairie et cinquante pour la délivrance des Osages. J'en marquerai cinquante autres pour le siège et la défense de la ferme. Dès que je pourrai m'entretenir soit avec Great-Firehand, Great-Shatterhand ou Winnetou, je porterai cent dollars sur le carnet pour chacune de ces célébrités. Tant mieux pour vous si nous les rencontrons toutes les trois !

— Eh bien, milord, s'il en est ainsi, préparez votre plume pour inscrire cent dollars sur votre calepin demain ou après-demain ; car vous verrez alors Great-Firehand. Il doit également se rendre à la ferme de Butler.

— Hourra ! hurla l'Anglais.

Grand-Soleil tourna la tête sans cesser de galoper.

— Great-Firehand ? fit-il. Le fameux Visage-Pâle !

— Lui-même. C'est le *cornel* qui l'a déclaré à ses bandits.

— Ah ! reprit lord Castlepool. Comment ce gredin à chevelure ardente est-il au courant des intentions de Great-Firehand ?

Le bossu relata ce qu'il avait surpris des projets de Brinkley.

— *Uff !* s'écria Grand-Soleil. Si Great-Firehand se met de la partie, la ferme de Butler sera certainement sauvée, car la tête de ce Visage-Pâle vaut plus que toutes les armes d'un millier de *tramps*. Je suis très heureux d'apprendre que je le verrai bientôt.

— Tiens ! Tu le connais donc ?

— Tous les chefs indiens de l'ouest le connaissent et ont fumé avec lui le calumet de paix. Pour quelle raison devrais-je être le seul à ne pas le connaître ? Ah ! il commence à pleuvoir. C'est parfait ! La pluie donnera aux longues herbes que foulent les pieds de nos coursiers la force de se relever derrière nous de sorte que les *tramps* ne pourront, demain, remarquer les traces de notre passage.

Personne ne répondit. La vitesse de la galopade et l'attention qu'elle réclamait de la part des cavaliers rendaient toute conversation prolongée fort difficile à soutenir.

La troupe filait à toute allure. Rien n'entravait sa course vertigineuse : ni pierres, ni trous ne menaçaient les pieds des montures dociles et les vallées s'étendant entre les nombreux monticules étaient si larges, que plusieurs chevaux pouvaient sans se gêner courir côte à côte. Le sol était partout tapissé de hautes herbes ondulantes. L'unique obstacle était l'obscurité.

Parfois, Grand-Soleil mettait son cheval au pas afin de le ménager. Ses compagnons l'imitaient aussitôt. Puis la galopade reprenait de plus belle.

Quelques heures se passèrent ainsi. La confiance qu'avait Humply-Bill en l'infaillibilité du chef Osage finit sans doute par s'émousser, car il demanda soudain :

— Mon frère rouge est-il absolument certain de se diriger du bon côté ?

— Que mon frère blanc se rassure, répliqua le Peau-Rouge. Nous sommes dans la bonne voie. Notre chevauchée a même été très rapide et nous arriverons bientôt au lieu où je rencontrai l'oncle et toi à midi… Tiens....

Le cheval de Grand-Soleil s'arrêtait inopinément. Ses congénères en firent autant. Les animaux humaient étrangement l'air.

— *Uff !* murmura le chef Osage. Des gens doivent se trouver devant nous. Que mes frères prêtent l'oreille et ne bougent plus.

Tout le monde demeurait immobile. Grand-Soleil aspirait fortement.

— Du feu ! dit-il à voix basse.

— Où ? murmura Humply-Bill. Je n'en vois nulle part.

— Peu importe. Je sens la fumée qui semble provenir du tertre prochain. Que mon frère veuille descendre de sa selle et venir avec moi voir ce qu'il y a.

Ce disant, Grand-Soleil quittait sa monture. Humply-Bill l'imita. Tous deux se couchèrent dans l'herbe et se prirent à ramper vers le monticule le plus rapproché d'eux.

À peine avaient-ils parcouru une dizaine de mètres que deux mains puissantes prenaient à la gorge l'Indien qui s'affaissa sans émettre le moindre son, cependant que d'autres doigts serraient le cou du bossu qui se laissa faire aussi tranquillement que son compagnon, et pour cause.

— Le tenez-vous bien ? demanda en français celui qui s'était emparé du Peau-Rouge.

— Je le crois ! riposta l'assaillant du bossu. Il est tellement bien pris entre mes griffes, qu'il peut à peine respirer.

— Portez-le vite derrière la butte. Il nous faut savoir qui sont ces hommes. Serait-il trop lourd pour vous ?

— Fichtre non !.... Tiens ! l'animal a une bosse dans le dos. Pourvu que cette belle-de-nuit ne soit pas mon excellent copain Humply-Bill ! Voilà qui serait rigolo !

— On verra ça devant le feu. Pour l'instant, nous avons toujours la certitude que personne ne nous suivra. La troupe se compose d'une douzaine d'hommes, si je ne me trompe ; mais aucun d'eux ne remuera, puisqu'ils attendent le retour de ceux-ci.

Cette scène s'était déroulée avec une telle promptitude et dans un si grand silence que malgré leur proximité les camarades des assaillis n'avaient rien entendu.

Great-Firehand — car c'était lui — souleva Grand-Soleil dans ses bras robustes et Droll chargea Humply-Bill sur son dos, puis tous deux se dirigèrent au-delà de l'éminence voisine, où se trouvaient couchés quelques chevaux à peu de distance d'un petit feu dont la lueur permettait encore de distinguer une vingtaine d'hommes prêts à tirer de leurs fusils épaulés.

Great-Firehand et tante Droll déposèrent leurs fardeaux en face du foyer. Ils étouffèrent simultanément une exclamation de stupeur.

— Diable ! fit le célèbre aventurier. C'est Menaka-Chécha, le chef des Osages ! Rien à craindre de lui.

— J'avais deviné juste ! s'écria Droll. C'est pourtant ce pauvre Bill !.... Hé ! hé !... Ohé ! ohé !... Hou ! hou… ! Voyons, ranime-toi, dindon !... Mon tendre ami, ne pouvais-tu te présenter avant que je te tordisse le cou ?... Quelle bûche !... Ohé ! hé ! hé !... Hou ! hou cher !... Mon Bill, réponds-moi, sapristi !... Ma foi, il ne bouge pas… pourvu que je ne l'aie pas étranglé pour de bon !

Le brave Normand paraissait fort inquiet. Pour ranimer le bossu qui s'obstinait à demeurer inerte, en dépit de toutes les plus affectueuses appellations de Droll, celui-ci eut soudain l'idée de lui administrer une série de gifles de plus en plus vigoureuses. Ce nouveau remède contre la syncope opiniâtre devait être efficace, car Humply-Bill rouvrit finalement les yeux.

— Aïe ! grogna-t-il d'une voix rauque. Quel est le coquin qui… Ah ! tante Droll !... Rêverais-je ?

— Mais non, bougre d'oison ! s'écria joyeusement l'excellent homme. C'est bien tante Droll en chair et en os que tu as devant toi !... Ah ! sacripant !... m'en as-tu flanqué, une peur bleue !... Figure-toi que je m'imaginais t'avoir écrabouillé pour de vrai !... Ce que ça me fait plaisir de t'entendre babiller, gredin !... C'est égal, quel vaurien tu fais de jouer un pareil tour pendable à un vieux camarade !... Fallait m'avertir, brigand !

— T'avertir ? grommela le bossu. Tu as une drôle de façon d'arranger les choses, toi. Tu m'étrangles de manière à m'empêcher d'articuler le moindre son et exiges par-dessus le marché que je t'avertisse… C'est malin !... En as-tu des ongles crochus, mon vieux ! Je te les limerai tes griffes de tigre, animal !... Ah ! Great-Firehand !

Le fameux *Westman* ne parut point entendre la joyeuse exclamation du bossu. Debout en face de Grand-Soleil toujours inanimé, il semblait profondément absorbé par ses pensées. Ses doigts puissants avaient serré plus fort que les ongles de tante Droll.

— Serait-il mort ? questionna Humply-Bill.

— Non, répondit Great-Firehand en tendant la main à Bill. Il n'est qu'évanoui et va bientôt reprendre connaissance. Soyez le bienvenu parmi nous, Bill ! C'est là ce qu'on peut nommer une surprise heureuse. Comment vous trouvez-vous en compagnie du chef des Osages ?

— Oh ! il y a belle lurette que je fraternise avec lui !...

— Vraiment !... Et qui est encore avec vous ? Des Indiens de la tribu de Grand-Soleil ?

— En effet. Et notre société est corsée de Gunstick-Uncle, qui vous est également connu, ainsi que d'un lord anglais… un original s'il en fût jamais, mais le meilleur des mortels.

— Un lord, dans la prairie… Où diable l'avez-vous déniché ? Allons, je constate que nous avons l'honneur d'arrêter une troupe d'élite. Puisqu'il en est ainsi, veuillez amener ici toute la bande, mon cher Bill.

Le bossu ne se le fit pas répéter deux fois. Bondissant en arrière, il appela :

— Ohé, l'oncle !... Avance !... Toujours tout droit… Great-Firehand et tante Droll sont ici.

La troupe s'approcha. Grande fut la stupéfaction de tous à la vue de Grand-Soleil immobile aux pieds de Great-Firehand. Les Osages lancèrent à ce dernier des regards admiratifs autant que respectueux.

Lord Castlepool s'avança jusqu'au colosse en arrondissant ses yeux clairs. L'ayant toisé de la tête aux pieds, il lui tendit cordialement la main.

— Je suis fort heureux de lier connaissance avec vous, milord, dit Grande-Main-de-Feu en souriant. Vous avez été en Turquie, aux Indes, peut-être en Afrique, n'est-ce pas ?

— Comment diable savez-vous cela, sir ? questionna l'Anglais visiblement surpris.

— Je le devine à votre nez qui porte encore des traces du bouton d'Alep (1)… Celui qui a fait de semblables voyages ne doit point se sentir dépaysé au sein de la savane américaine… Ah ! voici Menaka-Chécha qui se décide à reprendre ses sens.

Le chef Osage releva ses paupières. Ayant d'abord jeté un regard étonné à la ronde, il se redressa vivement, tira son poignard et le rentra dans sa ceinture. Ses yeux rencontraient ceux de Great-Firehand.

— Mon valeureux frère blanc ! s'écria-t-il. Serait-ce toi qui me vainquis ?

— Oui. Les ténèbres m'empêchèrent de reconnaître mon frère rouge, hélas !

— Nimporte ; je suis content. Ce n'est point une honte d'être vaincu par Great-Firehand. Si un autre que lui avait porté les mains sur Menaka-Chécha, l'affront fait au chef des Osages n'eût pu être lavé que dans le sang de son assaillant… Sans doute mon frère blanc se rend-il à la ferme de Butler.

— En effet, répondit Great-Firehand avec étonnement. D'où le sais-tu ?

— Un Visage-Pâle l'a dit.

— Mais, reprit le célèbre Westman, avant d'aller à la ferme, il faut que je me transporte à Osage-Nook.

— Tiens ! Que veut faire là mon fameux frère ?

(1) Le bouton d'Alep ou ulcère d'Orient est une maladie contagieuse, qui est caractérisée par l'apparition aux membres et à la face d'une ou plusieurs élevures rougeâtres.

— Y chercher un chenapan blanc qui s'intitule *cornel* Brinkley et ses dignes acolytes ; une horde de *tramps*.

— S'il en est ainsi, que mon frère nous accompagne dès maintenant à la ferme de Butler que veulent attaquer demain soir le *cornel* et ses brigands.

En quelques phrases rapides, le Peau-Rouge conta les événements de la journée.

— J'avais deviné une partie du drame en découvrant ici cinq cadavres de *tramps*, remarqua Great-Firehand quand l'Indien eut achevé son récit.

— Pardon, sir, fit lord Castlepool, comment pouviez-vous savoir que ces morts étaient des *tramps ?*

— Ce bout de papier me dévoila leur identité, répondit le Français en exhibant un fragment de journal enfoui dans une de ses poches. Je l'ai trouvé sur l'un des défunts. Écoutez-en la lecture, mes amis :

« Un fait qu'on serait tenté de croire impossible vient d'être signalé au gouvernement des États-Unis par le commissaire du ministère de l'Agriculture. Ce fonctionnaire affirme qu'il existe au sein des États-Unis de l'Amérique du Nord un territoire, aussi vaste que maint état, dont nul ne se préoccupe et n'est ni administré ni gouverné. Il s'agit d'un immense quadrilatère d'une superficie de quarante milles de largeur sur cent cinquante de longueur, contenant environ quatre millions d'acres de terrain, situé entre la *Réserve indienne* et le Nouveau-Mexique, au nord du Texas, au sud du Kansas et du Colorado. Il est démontré aujourd'hui que ce territoire fut oublié par les arpenteurs du gouvernement et ne figure point sur le cadastre. Il se trouve conséquemment encaissé entre les états voisins sans dépendre d'aucun d'eux, de sorte qu'il ne fait partie d'aucune administration ou juridiction. Lois, droits, impôts sont là choses inconnues. Le rapport du commissaire susnommé déclare que cette région est l'une

des plus belles et des plus fertiles des États-Unis occidentaux et convient aussi parfaitement à l'élevage qu'à l'agriculture. Les quelques milliers de « libres Américains » qui la peuplent ne sont malheureusement rien moins que de paisibles laboureurs ou d'inoffensifs pasteurs. Ils se réunissent pour former des hordes de fripouilles, de vagabonds, de voleurs, de *desperados* (brigands), d'assassins, auxquels on a décerné le nom de *tramps*, car cette contrée, abandonnée du gouvernement, est le refuge très apprécié de toutes les catégories de criminels du monde entier. Ces bandes de scélérats sont la terreur des habitants des régions contiguës, où les éleveurs ont particulièrement fort à souffrir de leurs brigandages. Ces infortunés réclament d'urgence que le gouvernement mette fin à cette insupportable situation en donnant à ce territoire une administration susceptible de châtier les *outlaws* et de purger le pays des malfaiteurs qui l'infestent. »

Great-Firehand se tut, replia la feuille et la remit dans sa poche. Les Peaux-Rouges ne bronchaient pas ; ils paraissaient complètement indifférents. Les blancs, au contraire, s'entre-regardaient d'un air profondément étonné.

— Cela est-il vrai ? Cela est-il possible ? interrogea lord Castlepool.

— Je le crois parfaitement possible, répondit Great-Firehand. D'ailleurs, peu importe que cet article de journal soit exact ou non, le détail vraiment intéressant pour moi en toute cette affaire, est qu'il n'y a qu'un *tramp* qui puisse se passionner pour cet écrit au point de le conserver précieusement au fond de son gousset, et c'est ainsi que je devinai cinq *tramps* dans les cinq cadavres ensevelis au milieu de l'herbe de la prairie.

— Et pourquoi mon frère blanc tomba-t-il sur nous ? demanda Grand-Soleil.

— Parce que je vous prenais pour des *tramps*.

— Qu'est-ce oui pouvait faire croire cela à mon frère blanc ?

— Je savais que de nombreux *tramps* s'étaient rassemblés à Osage-Nook. Cinq d'entre eux ayant été tués ici, je me dis que d'autres se trouvaient peut-être dans les parages et postai des sentinelles qui m'avertirent de l'approche d'une troupe. Ce fut alors que je me cachai dans l'herbe avec tante Droll, afin d'apprendre si les nouveaux arrivants étaient amis ou ennemis. Vous savez le reste.

— Mon frère blanc m'a prouvé une fois de plus qu'il est le plus fameux chasseur de tous les Visages-Pâles, déclara Grand-Soleil. Que veut-il faire maintenant ? Les *tramps* seraient-ils ses ennemis personnels ?

— Certes. Je poursuis le *cornel* dont il faut que je m'empare. Quant à savoir ce que je ferai, cela dépend entièrement de la situation à Osage-Nook et de ce qui s'y est exactement passé. Voulez-vous me renseigner, ami Bill ?

Le bossu relata succinctement ce qu'il avait vu et entendu. Sa narration terminée, il ajouta :

— Vous voyez, sir, qu'il faut agir sans délai. Sans doute nous accompagnerez-vous sur-le-champ à la ferme ?

— Non pas. Le *cornel* a sûrement modifié ses plans depuis l'évasion des Osages. Aussi, est-il probable qu'il va se mettre en marche aux premières heures de la matinée, afin de surprendre Butler avant qu'il ait pu terminer ses préparatifs de défense et réunir ses alliés. Parions que les misérables lèveront leur camp à l'aube ?

— Parier ? s'écria lord Castlepool ravi. C'est ça, sir, parions ! Vous êtes l'homme qu'il me faut ! Je parie dix, vingt ou trente dollars, à votre gré, que les *tramps* ne quitteront leur campement d'Osage-Nook que demain soir.

Il tirait déjà son portefeuille. Great-Firehand l'arrêta d'un geste.

— Remettez votre argent en place, milord, fit-il de sa voix calme. Des affaires aussi sérieuses que celles qui nous occupent ne sauraient servir de distraction. Je n'ai prononcé le mot « parier » que par manière de parler et non dans sa véritable acception.

— Qu'importe ? Je parie toujours avec bonheur.

— Pas moi ! déclara Great-Firehand. Je ne parie jamais.

— Drôle ! fit l'Anglais. Je n'ai vraiment pas de veine avec mes paris ! Personne ne veut parier avec moi. Tant pis !

— Qu'allons-nous faire ? demanda Grand-Soleil à brûle-pourpoint, en fixant Great-Firehand. Mon frère blanc consent-il à me livrer son secret ?

— Certes. Je te prie d'aller de suite à la ferme pour prévenir Butler. Il est homme à faire les préparatifs nécessaires. Moi, je reste ici. avec mes *rafters*, dans le but de tenir les *tramps* en échec le plus longtemps possible, de façon qu'ils ne puissent avancer que fort lentement et n'atteindre la ferme que lorsque tout y sera disposé pour les recevoir dignement.

— Mon grand frère blanc a. toujours les meilleures idées, fit le Peau-Rouge. Malheureusement. Butler n'est pas chez lui en ce moment.

— En es-tu bien sûr ?

— Oui. En me rendant vers Osage-Nook. j'entrai à la ferme pour y fumer le calumet de paix avec mon frère blanc Butler. J'y appris qu'il avait reçu la visite de son frère lointain et de sa petite nièce et était allé à cheval en leur compagnie à Fort-Dodge, afin d'acheter des robes pour la jeune fille blanche.

— Ah ! Alors l'ingénieur est déjà au fort ! Sais-tu combien de temps le fermier doit séjourner à Fort-Dodge ?

— Quelques jours.

— Quand es-tu entré à la ferme ?

— Avant-hier matin.

— Dans ce cas-là, il faut que je m'y rende sans retard, fit pensivement Great-Firehand, et l'on tâchera de se débrouiller autrement. En combien de temps crois-tu pouvoir amener tes Osages à la rescousse ?

— Si je pars séance tenante, mes guerriers et moi serons à la ferme vers le prochain minuit.

— Trop tard ; beaucoup trop tard ! Dis-moi, les Osages vivent-ils actuellement en paix avec les Cheyennes et les Arapahoes ?

— Oui. Nous avons ensemble enfoui sous terre nos haches de guerre.

— Bon ! Ces deux tribus résident au-delà du fleuve et, d'ici, peuvent être atteintes en quatre heures de chevauchée. Mon frère veut-il leur porter un message de Great-Firehand ?

Sans répondre, le chef Osage se dirigea vers sa monture et l'enfourcha lestement.

— Va donc ! reprit Grande-Main-de-Feu. Va dire aux deux chefs de ces tribus que Great-Firehand les salue et les prie de lui envoyer chacun cent *braves* à la ferme de Butler le plus rapidement possible.

Grand-Soleil fit claquer sa langue. Son coursier prit aussitôt le galop et l'emporta dans les ténèbres. Lord Castlepool paraissait stupéfait. Great-Firehand s'empressa de monter à cheval en faisant signe à ses compagnons de l'imiter.

— Messieurs, dit-il, pas une seconde n'est à perdre. Nos montures sont fatiguées ; n'empêche qu'elles devront galoper jusqu'à la ferme. Éteignez vite le feu ; dispersez les cendres et en avant !

Il s'élança, entouré de ses amis et suivi des *rafters*. Les quatre Osages formaient l'arrière-garde avec leurs chevaux libres tenus au bout de grosses cordes.

Lord Castlepool se rapprocha de Humply-Bill.

— Qui est donc cette femme ? demanda-t-il.

— Quelle femme ?

— Celle qui vous a arrêté.

— Ha ! ha ! ha !... La bonne farce ! s'esclaffa le bossu. Cette aimable *lady* est un homme. Nous l'appelons « tante » pour plaisanter, milord, à cause de sa voix de fausset et de son ample robe de cuir. D'ailleurs, nous portons tous des sobriquets dans la prairie. Je crois même que nombre des nôtres ont oublié leurs vrais noms.

Une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent. La pluie tombait sans arrêt ; trop fine, toutefois pour gêner les coursiers ou les hommes. La voix de Great-Firehand retentit tout à coup.

— Attention, messieurs ! Nous allons descendre, puis traverser un gué. L'eau n'arrive qu'au ventre des chevaux.

On se mit au trot, puis au pas. La dépression de terrain et le fleuve furent franchis sans anicroche. Great-Firehand commanda bientôt une halte. Le tintement d'une cloche résonna dans l'espace. L'obscurité était toujours aussi intense.

— Une cloche ! fit lord Castlepool avec étonnement. Où sommes-nous donc ?

— À la porte de la ferme Butler, répliqua Humply-Bill.

Des chiens aboyaient furieusement. Des pas se firent entendre. Une voix demanda :

— Qui est là ?

— *Master* Butler est-il de retour ? questionna Great-Firehand.

— Non.

— Veuillez dire à Mme Butler que Great-Firehand est là.

— Great-Firehand ? *Well*, sir. Tout le monde est debout à la maison. Le chef Osage a passé par ici pour nous annoncer votre venue.

— Vrai ! Quels hommes extraordinaires on rencontre dans ce pays ! murmura lord Castlepool. Grand-Soleil a donc galopé encore beaucoup plus vite que nous !

Plusieurs voix ne tardèrent pas à se joindre à la première. Certaines d'entre elles s'efforçaient de calmer les chiens. Une clef grinça dans l'énorme serrure du portail monumental, des barres de fer glissèrent avec fracas. Les deux vantaux s'ouvrirent. Des valets munis de lanternes s'empressèrent autour des cavaliers. Les chevaux furent conduits aux écuries et les hommes pénétrèrent dans le hall d'une vaste demeure.

Une servante, pria Great-Firehand de le suivre au premier étage où se trouvait l'appartement de Mme Butler, tandis qu'un domestique introduisait les compagnons du célèbre aventurier dans une salle spacieuse du rez-de-chaussée, qu'éclairait une puissante lampe à pétrole suspendue au plafond ; il y avait là plusieurs tables de diverses dimensions entourées de bancs et de chaises. C'était évidemment une vaste salle à manger. Toutes sortes de mets posés sur les différentes tables, entre des piles d'assiettes, des fourchettes, des cuillers, des couteaux, des verres, indiquaient que l'on attendait la troupe de Great-Firehand et que la maîtresse de maison avait tout préparé pour recevoir hospitalièrement ses hôtes.

Les *rafters* s'installèrent en compagnie des Osages à deux longues tables et se mirent à manger avec appétit.

Pour être à la hauteur des circonstances, le riche lord avait mis au rancart toute son aristocratique dignité. Il mangeait aussi voracement que ses voisins, sans aucun souci d'étiquette.

Le repas s'avançait déjà, lorsque Great-Firehand fit son apparition avec Mme Butler, qui souhaita gracieusement la bienvenue à tous. Ensuite, s'approchant de lord Castlepool, elle lui dit qu'une chambre était spécialement mise à sa disposition : mais l'Anglais la refusa en remerciant et déclara ne pas vouloir être traité autrement que ses compagnons d'aventures.

— Je désire être un Westman comme le sont tous mes présents camarades, fit-il simplement.

Ces paroles reçurent l'approbation unanime des convives qui firent au lord une bruyante ovation.

— Tout le monde se reposera cette nuit pour être demain matin dispos et prêt à l'attaque, déclara Great-Firehand dès que le calme fut rétabli. Les serviteurs de la ferme suffiront pour les préparatifs de défense.

— Cet homme est un véritable géant, murmura lord Castlepool à Humply-Bill en regardant Great-Firehand s'éloigner avec Mme Butler. Je veux bien croire tout ce qu'on m'a raconté d'extraordinaire sur son compte.

— Peuh ! fit Droll qui avait entendu ; ce n'est point à cause de sa stature que Great-Firehand jouit d'une telle célébrité. Ce n'est aucunement d'après ses seules formes athlétiques qu'un *Westman* est jugé : l'esprit et l'intelligence sont bien supérieurement prisés. D'ailleurs, nul n'ignore que les géants possèdent rarement un intellect très développé ! Great-Firehand fait exception à cette règle, car son cerveau est aussi parfaitement agencé qu'est harmonieusement bâti son corps athlétique. Great-Shatterhand n'est ni aussi grand, ni aussi large que Great-Firehand, et Winnetou, le chef des apaches, est encore plus mince, n'empêche que ces deux derniers sont comparables à Great-Firehand sous tous les rapports.

— Même en ce qui concerne la force physique ?

— Certes ! J'ai vu Great-Shatterhand soulever trois fois de suite un mustang d'une seule main. Qui sait si Great-Firehand en pourrait faire autant ? Les muscles du *Westman* finissent par devenir semblables au fer et ses tendons à l'acier ; pour cela, nul besoin n'est qu'il soit d'une taille herculéenne.

— Ah ! Alors, *master* Droll, vous êtes aussi construit en fer et en acier ?

Le ton du noble lord renfermait une nuance de raillerie qui n'échappa nullement au fin Normand.

Avec son plus engageant sourire, il demanda tranquillement à son sarcastique interlocuteur :

— Cela vous intéresse-t-il, milord ?

— Mais oui.

— Vous avez l'air de mettre ma force en doute ?

— Dame ! Vous ne semblez pas pourvu de muscles de fer et de tendons d'acier. Voulez-vous parier ?

— Parier quoi ?

— Qui est le plus fort de vous ou de moi.

— Pourquoi pas ?

Enfin ! lord Castlepool trouvait un homme qui consentait à parier avec lui.

— Vous parlez sérieusement ? questionna-t-il d'un ton joyeux.

— Bien entendu.

— Parions cinq dollars ?

— Si vous voulez.

— Je vais vous les prêter.

— Merci, milord. Tante Droll n'emprunte jamais rien.

— Vous avez assez d'argent, alors ?

— J'en ai suffisamment pour payer ce que vous me gagnerez.

— Ah ! Préférez-vous parier dix dollars ?

— Comme il vous plaira.

— Ou vingt ?

— Pourquoi pas ?

— Peut-être cinquante ? s'écria l'Anglais qui frémissait de plaisir.

— Bon ! Mais pas davantage, car je m'en voudrais de vous dépouiller de votre argent, milord.

— Non, mais !.. Vous déraillez, ma tante ! se récria l'autre.

« Personne ne pourra jamais dépouiller lord Castlepool de tout son argent… Sortons l'enjeu. Voici mes cinquante dollars.

De son portefeuille bourré il tira dix billets de cinq dollars et les posa sur la table cependant que tante Droll rentrait une main dans sa manche et en sortait un sac qu'il ouvrit. Il était rempli de pépites grosses comme des noisettes. Après en avoir placé cinq devant lui il remit le reste au fond de sa manche.

— Tenez, milord, fit-il. Vous n'avez que du papier. Fi donc ! Tante Droll préfère l'or pur. Ces cinq pépites valent certainement plus de cinquante dollars. Mais comment parier ?

— Faites une proposition et je ferai la mienne.

— Non pas. À tout seigneur, tout honneur.

— Soit ! Je vais vous asseoir sur cette table.

— Bon ! Vous pouvez toujours essayer.

Droll écarta ses jambes l'une de l'autre. L'Anglais le saisit brusquement par la ceinture et s'efforça de le soulever. Vainement ! Tante Droll semblait soudain de plomb. Ses pieds ne quittaient point le sol. Hors d'haleine, le lord se vit finalement obligé de renoncer à gagner le pari.

— Tant pis ! fit-il dépité. D'ailleurs, nous n'avons gagné ni l'un ni l'autre. Puisque je n'ai pu vous soulever, il est certain que vous ne réussirez pas davantage à me faire changer de place.

— Je puis toujours essayer, riposta tante Droll en fixant de l'œil un gros crochet de fer fiché au plafond juste au-dessus de la table, dans le but évident d'y accrocher une seconde lampe en cas de besoin.

Les assistants amusés remarquèrent le geste du comique personnage et devinèrent ses intentions ; ils se gardèrent toutefois bien de trahir ses desseins, car le lord n'avait rien vu.

— Soit ! consentit l'Anglais.

— Je vais vous perchera le plus haut possible, milord, déclara Droll. Attention !

Bien qu'entravé par sa robe, le Normand fut d'un bond sur la table. Empoignant alors lord Castlepool par les épaules, il le souleva à bout de bras et l'accrocha par la ceinture au crochet de la lampe. Ce fut si prompt que le valeureux fils d'Albion se vit suspendu au plafond avant de comprendre ce que voulait faire tante Droll. Son tour exécuté, le mauvais plaisant sauta à bas de la table et demanda en riant :

— Eh bien, milord, croyez-vous qu'on puisse vous porter plus haut ?

Lord Castlepool agitait furieusement bras et jambes, à la grande hilarité de tous les spectateurs.

— Ôtez-moi de là ! hurla-t-il. Si ce crochet cédait, je me briserais le cou. Vite, ôtez-moi de là !

— Tout à l'heure, milord, acquiesça Droll en grimaçant de plaisir. Veuillez d'abord me dire qui de nous deux a gagné le pari ?

— Vous, naturellement ! Hâtez-vous donc de me dépendre.

Sans se presser, Droll remonta sur la table, décrocha le pendu et bondit avec lui sur le plancher. Puis, le relâchant, il lui posa une main sur l'épaule.

— Là, sir ! fit-il, la face épanouie. Est-il maintenant permis de vous demander votre opinion sur tante Droll.

— Oh ! j'en pense tout le bien imaginable ! repartit l'Anglais en regardant le crochet.

— Bon ! S'il en est ainsi, enfouissons toute cette camelote dans mon sac.

S'emparant de ses cinq pépites et des *bank-notes* du lord, il les fit prestement disparaître au fond de l'une des espèces de poches qui terminaient ses longues manches.

— Là, milord ! reprit-il avec une visible satisfaction. Nous voici complètement d'accord ! Et, chaque fois que l'envie vous prendra de parier, adressez-vous à moi en toute confiance. Je serai toujours votre homme.

Lord Castlepool ne répondit pas immédiatement. Pendant que tante Droll replaçait vivement sur la table assiettes, bouteilles, plats, verres et autres objets retirés pour permettre sans fracas l'exécution de son acrobatie, l'Anglais se tâtait des pieds à la tête.

La réapparition de Great-Firehand mit fin à l'incident.

— Messieurs, dit en entrant le chasseur, i1 se fait tard et nous devrons être à l'œuvre dès la naissance de l'aube. Je crois donc sage d'aller nous reposer sur-le-champ.

Le conseil était bon et tous le suivirent séance tenante. Un valet conduisit la compagnie dans une vaste salle remplie de hamacs et de couchettes composées de paille et de couvertures, où les rudes *Westmen* ne tardèrent pas à dormir d'un profond sommeil.

CHAPITRE IV

La vaillante troupe de Great-Firehand s'éveilla dès l'aurore. La journée promettait d'être chaude et les premiers rayons du soleil ne tardèrent pas à dorer les vastes bâtiments de la ferme.

La maison d'habitation comprenait à elle seule une spacieuse construction rectangulaire en adobes, ou briques cuites an soleil, formant rez-de-chaussée et premier étage divisés en de nombreuses pièces. Un toit plat recouvrait la demeure, dont les murailles étaient ça et là percées de fenêtres très hautes, mais si étroites, qu'un homme mince n'aurait pu se glisser au travers. C'était là une mesure de prudence, rendue nécessaire pour se protéger contre l'intrusion éventuelle d'Indiens malfaisants, car, à l'époque, il arrivait fréquemment que les habitants d'une maison isolée eussent à repousser plusieurs jours durant une attaque imprévue des Peaux-Rouges.

C'était également pour faciliter la défense de la ferme que son propriétaire l'avait environnée d'une grande cour qu'entourait un haut mur d'adobes, troué de meurtrières entre lesquelles des saillies de maçonnerie permettaient de se tenir debout au long de la muraille pour tirer pardessus le cas échéant.

À proximité de cette clôture se précipitait l'impétueux cours d'eau, dont le gué avait été franchi la veille par les amis de Butler. Du mur, on pouvait facilement en empêcher la traversée. D'ailleurs, Great-Firehand avait fait barrer nuitamment le passage au moyen d'un abatis d'arbres. En outre, le clairvoyant Français s'était arrangé de façon à faire conduire les troupeaux du fermier dans les pâturages éloignés du plus proche voisin de la ferme et avait envoyé aux frères Butler un messager chargé de leur apprendre ce qui se passait.

Lorsque tous les préparatifs de défense furent terminés, Great-Firehand mena ses compagnons sur le toit de l'habitation, d'où l'œil explorait la prairie à l'est et au nord, ou d'interminables champs cultivés au sud et à l'ouest.

— Quand pensez-vous qu'arriveront les Indiens ? questionna tante Droll.

— En se basant sur le calcul de Menaka-Chécha, il est permis de croire que nos alliés ne tarderont plus à surgir, répondit le chasseur.

— Il ne faut point s'y fier, repartit Droll. Les Peaux-Rouges en question devront d'abord se rassembler puis célébrer leurs antiques cérémonies de départ pour la guerre. Toutes ces chinoiseries exigeront pas mal de temps, et l'on pourra se féliciter si les Indiens apparaissent vers midi. Mais les *tramps* seront peut-être également dans les parages à cette heure-là. J'avoue du reste n'avoir qu'une confiance très limitée en ces Cheyennes et ces Arapahoes.

— Je partage ton sentiment, mon vieux, déclara, Humply-Bill. Ces deux tribus indiennes sont peu nombreuses et n'ont depuis fort longtemps manié la hache d'armes. On ne peut guère se fier à eux. De même, il faut renoncer à un secours efficace des colons de la région ; ils sont trop rares et trop dispersés. Par conséquent, le mieux est de se préparer à un long siège.

— Cela n'aurait pas grand inconvénient, fit Great-Firehand. Les caves sont pleines de munitions et de vivres.

— Et l'eau ? interrogea tante Droll. Si les *tramps* se postent au-delà de l'enceinte, il deviendra complètement impossible de s'approvisionner à la rivière.

— Tranquillisez-vous à ce sujet. L'une des caves renferme une source limpide où pourront se désaltérer les gens. Les bêtes seront abreuvées par le canal.

— Tiens ! Alors il existe un canal à l'intérieur de l'enclos ?

— En effet. Tout, dans cette ferme, a été aménagé en prévision d'un siège. Derrière l'immense corps de bâtiment servant de logis aux maîtres et aux serviteurs se trouve, pratiquée dans le sol, une trappe en bois donnant accès à un escalier qui conduit à un canal souterrain en communication avec le cours d'eau.

— Ah ! Curieux ! Est-il profond ce canal ?

— Son niveau atteindrait environ la poitrine d'un homme de taille moyenne. Il va sans dire que l'embouchure en est dissimulée par des arbrisseaux, des buissons, des lianes entrelacées, tant et si bien que l'ennemi ne saurait la découvrir du dehors.

Ce ne fut que vers une heure de l'après-midi qu'apparurent enfin les Peaux-Rouges de Grand-Soleil.

Great-Firehand les comptait au fur et mesure qu'ils franchissaient le seuil du portail. Leur nombre dépassait deux cents guerriers ; malheureusement, peu parmi eux étaient réellement bien armés. La plupart de ces hommes ne possédaient point de chevaux, et ceux qui en avaient s'étaient bien gardés de les amener. Ils ne craignaient pas les balles pour eux, mais les redoutaient pour leurs montures. D'ailleurs, la cavalerie n'était nullement nécessaire à la défense de la ferme.

Great-Firehand divisa les Indiens en deux troupes, dont l'une se joignit aux *rafters* et aux chasseurs pour combattre à l'intérieur de l'enceinte, tandis que l'autre, sous le commandement de Grand-Soleil, allait camper dans les pacages où avaient été réunis les bestiaux de Butler. La mission de ces Peaux-Rouges consistait à repousser toute attaque possible des *tramps* pour s'emparer du bétail. Afin de stimuler leur bravoure et leur vigilance, Charles Dorvel jugea utile de promettre à chacun d'eux une prime pour chaque ennemi tué.

Cent et quelques Indiens, vingt *rafters*, trente valets parfaits tireurs, sans parler des chasseurs et de lord Castlepool demeuraient donc prêts à recevoir la horde des assaillants.

Mistress Butler conservait tout son calme. Aidée de ses servantes, elle avait présidé au copieux déjeuner de ses hôtes et attendait paisiblement avec eux la venue des *tramps*.

Ayant assigné une place à chacun, Great-Firehand monta sur la terrasse en compagnie de Mme Butler et de lord Castlepool, qu'il pria de lui prêter sa longue-vue. Après avoir exploré l'horizon du côté où devait apparaître l'ennemi, il eut une exclamation.

— Les voici ! fit-il. Trois hommes se détachent de la troupe… ils descendent de cheval… ils viennent par ici. Les autres se sont arrêtés. Sans doute ce trio va-t-il essayer de se renseigner. Descendons du toit et allons au premier étage, d'où nous pourrons les observer d'une fenêtre sans être vus.

Tous les chevaux avaient été attachés derrière l'habitation, de sorte que nul ne pouvait les apercevoir en pénétrant dans la cour. Great-Firehand commanda à tous ses hommes de se cacher. Il ne fallait pas que les *tramps* pussent se douter que la ferme s'était préparée à repousser leur assaut.

Les rusés compères cheminaient lentement, comme des gens très las. Clopin-clopant, ils atteignirent enfin le portail, la cloche vibra. Great-Firehand s'approcha de la grande porte.

— Qui est là ? tonna-t-il.

— Le fermier est-il chez lui ? questionna une voix traînante de fatigue.

— Non ; il est en voyage.

— Nous voudrions de l'ouvrage. N'aurait-on pas besoin de *cow-boys* ou de valets.

— Non.

— Dans ce cas-là, veuillez nous donner un morceau de pain. Nous venons de très loin et avons grand'faim. Pour l'amour du ciel, laissez-nous entrer !

Le ton du quémandeur était suppliant à l'extrême et susceptible d'attendrir un cœur de roc. D'ailleurs, pas un fermier du Far-West ne songerait à repousser ceux qui viennent implorer sa charité. Dans ces contrées dépourvues d'auberges ou d'hôtels, l'hospitalité illimitée est de règle chez les rares habitants des immensités solitaires.

Le grand portail s'entr'ouvrit et les trois chemineaux entrèrent en jetant à Great-Firehand d'humbles regards.

— Nous sommes de pauvres hères, sir, et ne voulons déranger personne, déclara l'un d'eux. Nous resterons donc près de la porte, si vous nous y autorisez. L'ombre y est du reste plus épaisse et plus fraîche. Avec votre permission, nous irons chercher une des tables rangées là-bas devant la maison ?

Cette autorisation leur ayant été accordée, ils s'emparèrent du meuble désiré, cependant que Great-Firehand remontait au premier étage. Entre les bouquets d'arbres et les monticules de la prairie, il put voir la troupe des *tramps* se diriger sans hésitation vers le gué.

— Ces brigands connaissent parfaitement la région, murmura-t-il. Ah ! les voici indécis… notre abattis d'arbres leur masque évidemment le gué… Ils s'arrêtent pour inspecter les lieux. Je redescends.

Comme il approchait du portail, il surprit un des vagabonds collant son visage à l'orifice d'une meurtrière et devisant doucement avec ses compagnons. Tous trois tournaient le dos au Français.

— Que faites-vous là ? demanda celui-ci d'une voix rude.

Le trio fit volte-face en sursautant.

— Je… je… regardais… hum ! au travers de ce trou pour… pour savoir où aller en sortant d'ici, bafouilla l'individu qui s'était campé devant la meurtrière.

— Pas de mensonge ! riposta impérieusement Charles Dorvel. Votre chemin, vous le connaissez bien, mes gaillards. Il mène au-delà fleuve, là où vous attendent vos dignes acolytes.

— Que signifient vos paroles, sir ? reprit l'autre en simulant un profond étonnement. Je ne comprends pas…

— Vraiment : Alors, tu ne sais qui sont les cavaliers cachés là-bas derrière les arbres ?

— Des cavaliers ? Je n'ai vu personne…

— C'est que tu es aveugle, alors, mon bel ami ! Allons ne te donne pas tant de mal pour mentir. Toi et tes deux compères vous appartenez aux *tramps* d'Osage-Nook qui veulent prendre cette ferme d'assaut et avez été envoyés ici par eux pour tâter le terrain avant l'attaque. Rien d'étonnant que vous désirez demeurer à proximité du portail !

L'homme eut un geste de colère. Il glissa furtivement une main dans sa poche.

— Sir !... je…

Il n'acheva pas sa phrase ; Great-Firehand braquait un revolver.

— Haut les mains, bandits ! ordonna-t-il. Je tire sur le premier qui exhibera une arme. J'aurais le droit de vous tuer sans autre forme de procès, traîtres ! mais cela ne me convient pas. Je vous considère comme des êtres si vils et tellement peu redoutables, que je préfère vous lâcher. Allez dire à votre *cornel* que nous l'attendons. Ouste !...

Ce disant, il entr'ouvrait un battant en continuant de lever son revolver. Les trois vagabonds déguerpirent sans souffler mot. Toutefois, à peine la bâcle était-elle remise en place, que l'un d'eux s'écriait :

— Imbécile ! Puisque tu prétends que nous sommes des *tramps*, pourquoi nous rends-tu la liberté ?... Tiens, regarde tout là-bas… vois combien de camarades attendent notre retour… Nous reviendrons en leur compagnie pour te pendre, gredin !

Great-Firehand jugea inutile de répondre, mais il émit un sifflement aigu. Tous ses partisans quittèrent aussitôt leurs cachettes pour se précipiter devant les meurtrières.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs des *tramps* s'étaient approchés du bord de l'eau et conversaient avec leurs complices groupés sur la rive opposée. Ni Great-Firehand, ni ses compagnons ne pouvaient saisir leurs paroles, mais ils virent bientôt l'avant-garde entrer à cheval dans le gué.

— Ah ! ah ! murmura le célèbre aventurier, la représentation va commencer. Attention, mes amis ! Il s'agit, d'abord d'abattre les trois espions. Droll, et vous Bob, tirez en même temps que moi. Ensuite, Bill, l'oncle, Blenter, lord Castlepool et les autres tireront, chacun d'eux visant, comme nous, un adversaire différent ; c'est le meilleur moyen d'économiser les munitions, tout en accomplissant d'excellente besogne.

Ainsi fut fait. Les trois vagabonds, qui gesticulaient en riant du bon tour qu'ils venaient de jouer aux habitants de la ferme, tombèrent inopinément sans crier ouf, tués net par les balles de Great-Firehand, de tante Droll et de Bob. Puis une fusillade nourrie succéda aux détonations de leurs armes. Au bout d'une vingtaine de minutes, les vaillants défenseurs de la place purent voir s'échapper une trentaine de chevaux débarrassés de leurs cavaliers.

Les *tramps* ne s'étaient point attendu à pareille réception. Se fiant aux renseignements des éclaireurs qui leur déclaraient que la ferme ne renfermait presque personne, ils s'étaient hardiment engagés dans le gué. D'abord ahuris par la grêle de projectiles qui s'abattaient sur eux, ils jetèrent des cris de surprise ou de douleur qui se changèrent vite en hurlements de fureur. Ayant vainement tenté de franchir la rivière, ils finirent par reculer en hâte, afin de se réfugier sur la rive qu'ils avaient quittée.

Les bandits descendirent de cheval derrière les arbres qui bordaient la rivière. Après avoir conféré une dizaine de minutes, ils remontèrent en selle et se prirent à côtoyer le cours d'eau. Ayant finalement franchi l'obstacle à distance respectable de la ferme, ils se rassemblèrent en rangs compacts, le front tourné vers le grand portail.

— Vite ! Tout le monde au mur septentrional ! ordonna Great-Firehand. Les chenapans veulent forcer la porte.

La muraille du nord fut rapidement occupée par les assiégés. Dès que Charles Dorvel vit l'ennemi suffisamment proche des fusils, il lança un bref commandement. Une fusillade nourrie crépita.

Cette salve inopinée arrêta net l'élan des brigands. Plusieurs d'entre eux dégringolèrent à terre, cependant que leurs montures, épouvantées, s'enfuyaient instinctivement du côté de la porte.

— Feu ! répéta Great-Firehand pour la seconde fois.

Derechef, les balles volèrent, ravageant la masse vociférante des *tramps*. D'autres chevaux allèrent rejoindre les premiers échappés.

— Feu à volonté ! cria Great-Firehand. Les projectiles sifflèrent dans l'espace.

Les bandits rebroussèrent hâtivement chemin en emportant leurs blessés et abandonnant les morts sur le terrain.

Pendant qu'ils s'éloignaient au triple galop, Great-Firehand fit ouvrir un vantail du portail. Les montures libérées des brigands s'engouffrèrent dans la cour de la ferme, galopant d'instinct vers leurs congénères attachés derrière les bâtiments.

À l'aide de la longue-vue du lord, Charles Dorval ne perdait pas un des gestes de l'ennemi.

— Les sacripants font halte, déclara-t-il au bout d'un quart d'heure. Ils s'installent à l'ombre d'un taillis… Ah ! en voici qui examinent les blessés… ils vont les panser… Bon ! nous avons le temps de manger en paix…

Les servantes eurent tôt fait de couvrir les tables d'aliments variés qui permirent aux intrépides combattants de récupérer leurs forces par fractions. Comme la dernière escouade achevait son repas, Great-Firehand annonça soudain que les malfaiteurs se remettaient en marche.

En moins de cinq minutes, toute la bande était montée et franchissait la grande porte, que refermèrent quelques valets restés à la ferme avec les femmes.

Après avoir traversé quelques champs en se dissimulant habilement entre les tertres et les bouquets d'arbres, Great-Firehand et ses hommes distinguèrent nettement dans le lointain la horde des *tramps* en train de chevaucher vers les bestiaux de Butler, parqués dans les pâturages du fermier voisin.

Continuant à s'abriter derrière les accidents de terrain, la troupe de Great-Firehand put atteindre la base d'un mamelon s'élevant à peu de distance du pacage où se trouvaient les animaux gardés par les Peaux-Rouges qui avaient aperçu les brigands et s'apprêtaient à les recevoir.

— Halte ! commanda Great-Firehand. Descendons de cheval et gravissons ce tertre en nous dissimulant dans ces hautes herbes. Cette position domine les pâturages et est des plus avantageuses. Les bandits seront à leur insu pris entre le feu des Indiens et le nôtre.

Du faîte de l'éminence, on voyait les *tramps* se rapprocher graduellement des troupeaux. Ils s'arrêtèrent subitement. Grand-Soleil et ses Indiens, tapis dans la végétation, étaient complètement invisibles.

— Le *cornel* a l'air de pérorer, remarqua Great-Firehand. Sans doute donne-t-il des instructions à ses complices. Il ne s'attend évidemment guère à la réception qu'on lui réserve.

La colonne des voleurs se remit en marche. Elle ne tarda pas à se trouver entre la troupe de Charles Dorvel et les Peaux-Rouges dissimulés devant les bestiaux. La voix de Grand-Soleil retentit tout à coup. Une fusillade crépita. De nombreux *tramps* tombèrent et leurs montures s'échappèrent du côté où broutaient leurs congénères.

— Feu à volonté ! commanda Great-Firehand. Ne visez que les hommes et tâchez de ne point toucher les chevaux.

Des coups de fusil détonèrent à l'infini. Une grêle de balles faucha les rangs des brigands.

— Fuyons rugit une voix. Autrement on va nous cerner.

L'effet de cet ordre ne se fit point attendre. En proie à une folle panique, les bandits demeurés indemnes lancèrent leurs montures au triple galop pour se jeter à fond de train dans la prairie, accompagnés par les stridents hurlements de triomphe des Peaux-Rouges.

— Vite, en selle, mes amis ! commanda Great-Firehand.

Tous agitèrent leurs chapeaux en poussant de retentissants hourras en l'honneur des Indiens qui avaient si vaillamment attaqués les *tramps*, puis dégringolèrent l'élévation pour se remettre à cheval, tandis que les Peaux-Rouges répondaient aux acclamations par de longues clameurs aiguës.

Pas un ennemi n'était visible aux environs immédiats de la ferme. La troupe s'engouffra dans l'ouverture du portail et Great-Firehand monta sur le toit de la maison, afin d'étudier les alentours.

— Eh bien ? fit avec une évidente anxiété Mme Butler qui arpentait nerveusement la vaste plate-forme.

— Tout s'est parfaitement passé, madame, répliqua Great-Firehand en souriant. Les *tramps* se sont retirés en désordre après avoir éprouvé de fortes pertes.

— Ah ! tant mieux ! répondit-elle avec un soupir, de soulagement. Sans doute n'oseront-ils plus revenir à la charge ?

— Pendant le jour, c'est possible, madame. Mais la plus élémentaire prudence commande de se préparer à soutenir une attaque nocturne… Tiens !...

L'œil collé à la lentille de sa lunette d'approche, il ébaucha un geste de surprise.

— Qu'y a-t-il ? questionna Mme Butler subitement inquiète. Que voyez-vous ?

En cet instant, lord Castlepool arrivait à son tour sur la terrasse, armé de son grand télescope.

— Les *tramps* sont-ils visibles ? demanda-t-il brièvement.

— Je commence à les voir, répondit Great-Firehand avec calme.

Puis, regardant la maîtresse de céans qui le contemplait anxieusement, il ajouta :

— Ne vous tourmentez pas inutilement, madame. Je n'aperçois rien qui soit de nature à nous alarmer et vous pouvez sans crainte descendre dans la cour, où nos vaillants combattants se restaureront volontiers avant de reprendre position aux meurtrières.

Apparemment tranquillisée, Mme Butler quitta le toit. Dès que Great-Firehand entendit sa voix résonner au rez-de-chaussée, il tourna la tête du côté de lord Castlepool.

— Milord, fit-il, veuillez regarder au travers de votre télescope et me dire ce que vous discernez là-bas.

L'Anglais mit un œil devant le verre et scruta gravement le point désigné.

— J'aperçois les *tramps*, répondit-il au bout de quelques instants. Oui, je les vois distinctement.

— C'est tout ce que vous voyez ?

— Tiens !... Je distingue trois cavaliers chevauchant vers les *tramps* sans les remarquer. On dirait deux hommes et une femme… Ma foi, oui !... Je discerne des pans d'étoffe… un voile… flottant…

— Et ne devinez-vous point qui est ce trio ?

— Comment, diable ! voulez-vous que je… Ah !... Se pourrait-il que…

— En effet, interrompit Great-Firehand, c'est le fermier Butler accompagné de son frère et sa nièce. Le messager que nous lui avons expédié ne l'a malheureusement pas atteint.

— Saperlipopette ! s'écria l'Anglais en repliant promptement son télescope. Enfourchons nos montures et galopons à leur secours, sinon les *tramps* vont s'emparer d'eux.

Great-Firehand l'empoigna par le bras pour le retenir.

— Une seconde, milord, que diable. Pas de bruit, s'il vous plaît. Inutile d'inquiéter Mme Butler et mieux vaut qu'elle ne sache rien, pour l'instant, du moins. En outre, il ne faut point songer à prévenir ou secourir nos amis… Il est déjà trop tard. Ils sont au pouvoir des bandits !

— Qu'allons-nous faire ?

— Attendre, répondit flegmatiquement Grande-Main-de-Feu. Les captifs ne courent aucun danger pour le moment. Je vous prie de ne pas mentionner à Mme Butler l'événement dont nous venons d'être témoins.

— Soyez tranquille ! Faut-il tenir la chose secrète pour tout le monde.

— Non ; vous pouvez aller la confier à nos amis les chasseurs, afin qu'ils soient exactement au courant de faits. Quant à moi, je reste ici à observer l'ennemi.

Lord Castlepool descendit dans la cour. Une vingtaine de minutes plus tard, tante Droll surgissait sur la terrasse à côté de Great-Firehand absorbé dans sa contemplation des *tramps*, alors en train de camper derrière le taillis où ils avaient laissé leurs blessés.

— Que conseillez-vous, ma tante ? questionna Charles Dorvel qui savait le fin Normand riche en ressources.

— De ne rien accorder du tout aux brigands lorsqu'ils viendront vous proposer d'échanger leurs otages contre la ferme… car c'est ce qu'ils feront sûrement. Vous n'auriez pas, je suppose, l'intention de leur offrir une rançon d'or ?

— Ne vous semble-t-il pas que nous y soyons forcés pour épargner la vie des captifs ?

— Bernique ! s'écria Droll avec une affreuse grimace. On ne leur donnera rien !... Les scélérats ne doivent point nous en imposer, sapristi ! Que pourraient-ils faire ?..., Égorger leurs prisonniers ?... Ils s'en garderont bien par crainte de notre vengeance. Ils se contenteront de menacer de les tuer, si nous ne consentons à livrer la ferme… Il faudra tout simplement les envoyer promener.

— Néanmoins, en admettant que vous ayez raison, nous devons songer à nos amis dont la situation sera loin d'être enviable.

Si, comme vous l'espérez, les chenapans respectent leur vie, ils feront certainement l'impossible pour les rendre très malheureux.

— Probable ! repartit tante Droll. N'empêche que les captifs devront se résigner à subir patiemment leurs souffrances, on les tirera hors du guêpier sans la permission des seigneurs *tramps*.

— Comment ? Auriez-vous déjà élaboré un plan de délivrance ?

— Non, car la seule chose à faire maintenant est d'attendre. La conduite des bandits dictera la nôtre. Ah ! ah ! Voici probablement des parlementaires… La comédie va commencer… Recevrez-vous ces deux animaux-là ?

— Naturellement ! La cause de nos amis exige qu'on sache ce que veulent leurs ravisseurs. Venez-vous ?

Ils se rendirent dans la cour où les défenseurs postés devant les meurtrières, regardaient s'approcher les bandits qui s'avançaient lentement en agitant des mouchoirs blancs afin de démontrer leurs desseins pacifiques. On entr'ouvrit le portail pour les introduire, et ils furent immédiatement conduits auprès de Great-Firehand.

— Sir, fit l'un d'eux en saluant gauchement, nous venons vous poser nos conditions.

— Vos conditions ! riposta le Français avec hauteur. Pas possible ! Depuis quand les lièvres de la prairie donnent-ils des ordres aux grizzlis ?

D'un air méprisant, il contemplait les messagers, les dominant de toute la tête. Visiblement décontenancés, les vauriens reculèrent d'un pas.

— Sir, nous… nous ne sommes pas des lièvres ! bafouilla le porte-parole.

— Vraiment ? Peut-être préférez-vous être comparés aux lâches coyotes qui se contentent de dépecer la charogne ? Alors, vous avez l'audace de jouer aux parlementaires, gredins ! C'est un rôle auquel ne sauraient prétendre des scélérats de votre espèce… Des brigands, des assassins, des voleurs, voilà ce que vous êtes ! D'infâmes bandits sur lesquels a le droit de tirer sans crier gare tout honnête homme pour défendre sa vie, préserver ses biens et protéger son prochain.

— Sir, bégaya l'individu. À nous… de pareilles injures !... Je dois…

— Silence, chenapan ! tonna Great-Firehand. Je ne vous ai permis d'approcher que pour savoir jusqu'où peut aller l'effronterie de canailles telles que vous. Dépêchez-vous donc de m'apprendre pourquoi vous êtes ici, et tâchez d'être brefs !

— Nous venons vous annoncer que le fermier Butler, son frère et la fille de celui-ci sont entre nos mains.

— Je le sais. Ensuite ?

— Ces trois captifs seront mis à mort si vous refusez d'accepter nos conditions.

— Taratata ! Great-Firehand ne permet à personne de lui imposer des conditions. D'ailleurs, vous êtes les vaincus. Par conséquent, c'est à moi de commander et à vous d'obéir.

— Sir, si vous repoussez nos propositions, nous pendrons les otages devant vos yeux aux arbres qu'on aperçoit là-bas.

De sa main tendue, le *tramp* désignait le petit bois nu bord duquel campait l'armée du *cornel*.

— Soit ! Mais, en revanche, nous vous exterminerons, mes gaillards. L'avantage est de notre côté, ne l'oubliez pas.

— Il serait beaucoup plus simple de sauver la vie de vos amis, sir.

— Comment ça ?

— En vous retirant des lieux pour nous abandonner la ferme.

Great-Firehand fit retomber son poing puissant sur l'épaule de l'homme qui chancela sous le choc.

— Serais-tu devenu subitement fou pour oser me proposer une semblable lâcheté ? s'écria-t-il d'un ton menaçant.

Le messager pâlit et trembla de la tête aux

pieds.

— As-tu autre chose à me dire ? reprit le célèbre aventurier.

— Non.

— Dans ce cas-là, fichez-moi le camp !

— Est-ce là votre seule réponse, sir ?

— Que te faut-il encore ? Allons, ouste ! Déguerpissez, si vous tenez à conserver votre peau de coquins, misérables !

Il braqua son revolver. Les parlementaires, terrifiés, s'éloignèrent au galop. Arrivés à quelques mètres du portail, ils s'arrêtèrent soudain. Le porte-parole tourna la tête du côté de Great-Firehand.

— Sir, nous permettrez-vous de revenir si notre chef désire présenter d'autres propositions ?

— Non. Je ne consentirai à m'entretenir qu'avec votre *cornel* et, encore, seulement l'espace de quelques minutes.

— Promettez-vous de le laisser ensuite regagner librement notre campement ?

— Oui ; à moins qu'il ne m'offense par des actes ou des paroles.

Ils franchirent prestement le seuil de la porte et se dirigèrent à grandes enjambées vers leur camp, cependant que Great-Firehand sortait de la cour pour les suivre de loin. À mi-chemin de la distance séparant la ferme du lieu de rassemblement des *tramps*, il s'assit sur une grosse pierre, convaincu de la proche apparition de Brinkley.

Il ne se trompait pas. Le cercle des brigands s'ouvrit soudain pour livrer passage au *cornel*, qui marcha délibérément vers l'endroit où l'attendait le chasseur. Arrivé devant lui le bandit le salua et, d'un ton dégagé, dit :

— *Good day, sir !* (1) Vous désirez me parler, paraît-il.

— Moi ? Jamais de la vie ! riposta dédaigneusement Great-Firehand. J'ai simplement déclaré à vos mandataires que je consentais à converser avec vous l'espace de quelques instants. Pour vous confesser la vérité, j'eusse préféré ne pas vous voir.

— Hum ! grogna Brinkley, vous le prenez d'un peu trop haut, *master !*

— Parce que j'ai le droit de le faire, répliqua fièrement le Français. Mais je vous conseille de ne point m'imiter.

Devant le regard magnétique de Charles Dorvel, le *cornel* détourna ses prunelles fuyantes et incolores. Refoulant sa colère. il grommela :

— Rien ne vous autorise à me traiter ainsi, puisque nous sommes deux citoyens égaux dont le but doit être de s'entendre loyalement.

— Égaux ! s'écria Great-Firehand avec ironie. Le vagabond criminel en face du *Westman* honnête et probe ; le vaincu devant le vainqueur ; c'est là ce que vous appelez égalité ?

— Pardon, je ne suis pas vaincu ! protesta véhémentement Brinkley. Je suis à même de vous prouver que vos maigres succès sont dus à ma volonté. Dès que cela me conviendra, je retournerai la médaille.

— Pas possible ! fit Great-Firehand en riant. Essayez-le donc !

— Inutile de railler, reprit aigrement le *cornel*. Si j'avais voulu profiter de vos imprudences, il y a belle lurette que vous et les vôtres seriez défaits !

— Tiens ! Mais c'est là une nouvelle fort intéressante, parbleu. Auriez-vous l'extrême obligeance de me fournir quelques explications complémentaires, monsieur le *cornel ?*

Le ton gouailleur du Français émoustilla la mauvaise humeur du brigand ; rageur, il repartit :

— Pardi ! lorsque vous avez commis la sottise insigne de quitter la ferme afin d'aller nous guetter auprès des troupeaux, nous aurions pû nous emparer très facilement de vous ; je n'ai point voulu tirer avantage de votre bêtise.

Great-Firehand éclata de rire.

— Quelle, magnanimité de votre part, *cornel !* fit-il d'un accent moqueur. Alors, la possibilité de saisir Great-Firehand s'est

(l) Bonjour, Monsieur !

présentée à vous et par pure grandeur d'âme, vous l'avez dédaignée ? Permettez-moi de ne pas ajouter foi à vos déclarations. Mais assez de temps perdu. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

— Non. J'ai à vous offrir de sauver la vie de vos trois amis faits prisonniers par mes hommes. C'est uniquement pour vous soumettre cette proposition que je suis venu vous trouver.

— S'il en est ainsi, vous vous êtes dérangé inutilement, répondit indifféremment Great-Firehand. Car la vie de nos amis ne court aucun danger.

— Est-ce là votre véritable opinion ? demanda Brinley en fronçant les sourcils de mécontentement. Si telle est votre pensée intime, vous êtes grandement dans l'erreur, sir. Leur existence dépend entièrement de la façon dont vous allez vous comporter à notre égard. Si vous faites fi de mes conditions, nous leur trancherons la tête.

— Soit ! Je vous anéantirai jusqu'au dernier ! Qu'êtes-vous ? Des *tramps*… C'est-à-dire des vagabonds fainéants, des voleurs, d'abominables criminels. Par contre, derrière les murailles de cette ferme qui tente votre avidité, se dissimulent les plus célèbres chasseurs et *scouts* de l'Ouest et du Far-West. Et, foi de Great-Firehand, si l'un de vous s'avisait de toucher à un cheveu des trois prisonniers que vous avez capturés, tous ces chasseurs et *scouts* vous poursuivraient impitoyablement à travers monts, bois et plaines, jusqu'à ce que soit exterminée votre horde malfaisante. D'ailleurs, vous savez si bien que cela se passerait exactement comme je le dis, que nul d'entre vous n'osera molester les captifs.

Charles Dorvel avait prononcé ces dernières phrases d'une voix tellement menaçante, que le *cornel*, visiblement désemparé, recula d'un pas en baissant piteusement la tête. Il connaissait assez Great-Firehand pour avoir la certitude que celui-ci était homme à mettre tontes ses menaces à exécution, dût-il consacrer le restant de ses jours à l'accomplissement de sa tâche. Néanmoins, Brinkley voulut tenter de braver l'assurance du Français et, d'un ton narquois, jeta d'un air de défi :

— Attendons les événements, sir : Rira bien qui rira le dernier, et permettez-moi de vous demander pourquoi vous avez jugé nécessaire de venir jusqu'à moi, si vous êtes tellement sûr du sort de vos amis ? N'est-ce pas là un signe certain de votre inquiétude à leur sujet ?

— Sottise ! riposta Great-Firehand, je ne suis ici que pour apprendre l'étendue de votre impertinence. À présent que je me suis suffisamment renseigné, nous n'avons plus qu'à nous séparer.

— Une minute, sir ! Vous ne m'avez point donné de réponse.

— Ma réponse ? répliqua Dorvel avec étonnement. Mais vous l'avez !

— Non pas, sir ! J'ai une seconde proposition à vous soumettre. Pour vous faire plaisir, je suis tout disposé à renoncer à la ferme…

— Quelle générosité ! interrompit narquoisement Great-Firehand.

— En échange, continua Brinkley sans se troubler, vous nous rendrez nos chevaux capturés par vous et y ajouterez toutes les armes, toutes les munitions que vous possédez. En outre, vous nous livrerez les bœufs nécessaires à notre approvisionnement et nous verserez une somme de vingt mille dollars.

— Est-ce bien tout ? nargua Great-Firehand. Mes félicitations, *cornel !* Vos besoins sont modestes et vos exigences fort douces ! Puis-je maintenant savoir ce que vous nous offrez en compensation ?

— La remise de nos trois otages, et nous nous éloignerons paisiblement, après avoir reçu votre parole d'honneur de renoncer désormais à toutes représailles envers nous. Veuillez me répondre catégoriquement.

Tout souriant, Great-Firehand tira de sa poche un revolver en disant avec une extrême amabilité :

— Je n'ai que trop perdu de temps à écouter vos bêtises ; veuillez donc me délivrer au plus vite de votre présence, sinon j'expédie une balle dans votre démoniaque caboche ! Filez !... Un, deux…

— Brinkley n'attendit pas le mot « trois ». Jurant et tempêtant, il se mit à détaler comme un lièvre chassé.

Dès que Charles Dorvel le vit assez loin pour ne plus redouter de recevoir un coup de fusil dans le dos, il rebroussa chemin et rejoignit ses compagnons auxquels il narra son entretien avec le *cornel*.

— Vous avez joliment bien fait de l'envoyer paître, déclara lord Castlepool.

Great-Firehand scruta le firmament.

— Le soleil se prépare à disparaître, dit-il. Je suppose que les chenapans vont attendre la nuit pour revenir à l'assaut. Ils n'ignorent point qu'ils sont en nombre supérieur et tenteront probablement encore une fois de prendre la forteresse. Il s'agit donc de les épier. Dès que l'obscurité sera venue, certains d'entre nous devront aller en reconnaissance afin de m'informer des gestes de l'ennemi. Qui voudra se charger de cette mission périlleuse ?

Tous s'offrant spontanément, Grande-Main-de-Feu fut obligé de désigner lui-même ses éclaireurs. Son choix se porta sur tante Droll, Humply-Bill et Gunstick-Uncle.

Le soleil, transformé en immense boule rouge, atteignait déjà la ligne de l'horizon occidental. Ses derniers rayons éclairaient le camp des *tramp*s qui allaient et venaient en tous sens.

— Cette agitation est destinée à nous donner le change, dit Charles Dorvel. Les sacripants veulent nous faire croire qu'ils s'apprêtent à quitter la région, alors qu'il n'en est rien.

Il fit entasser aux quatre coins de la vaste cour du bois et de la houille, qu'on trouve abondamment au Kansas et qui, pour cette raison, y sont très bon marché. Quelques fûts de pétrole furent ensuite ranges à côté de ces combustibles. Dès que la brune fut venue, les trois éclaireurs sortirent de la cour. On fixa des cordes à nœuds au mur avec les extrémités pendantes à l'extérieur, afin de leur permettre de rentrer promptement dans la cour en cas d'urgence. Puis on alluma aux angles de la forteresse improvisée de grands feux dont les flammes éclairèrent si bien les alentours, que toute approche des *tramps*, soit en groupe, soit par unités, ne pouvait passer inaperçue.

Une heure environ s'écoula. Tout était calme. Gunstick-Uncle enjamba soudain la muraille et courut à Grande-Main-de-Feu.

— Les *tramps* ont déguerpi de derrière le taillis, annonça-t-il avec sa coutumière raideur. Ils ont traversé la rivière. Bill et tante Droll continuent à les observer. Je vais les retrouver.

Il s'éloigna. Great-Firehand se tourna vers lord Castlepool debout près de lui.

— L'ennemi vient naturellement attaquer la place, dit-il. Il aura le cours d'eau derrière lui et le mur devant : si nous l'attaquons sur ses deux flancs à la fois, il est perdu.

— C'est vrai, admit l'Anglais. Mais comment conduire victorieusement ces deux attaques simultanées sans renfort ?

— Je vais faire chercher les Indiens qui prendront les brigands du côté sud, alors que nous ferons une sortie pour tomber dessus au nord. Les valets et les *cow-boys* suffiront à défendre les murs. Je vais tâcher en outre de savoir où les *tramps* ont attaché leurs chevaux ; si nous parvenons à les découvrir et à nous en emparer, la retraite des coquins deviendra difficile.

— Le plan est excellent, convint lord Castlepool. Il ne s'agit plus que de le mettre à exécution.

Ayant expédié Black-Bob et Missouri-Blenter à la recherche des montures de l'ennemi, Charles Dorvel envoya deux messagers au chef des Osages pour lui transmettre ses instructions. Au bout d'un certain temps, ils revinrent annoncer que les Peaux-Rouges se dissimulaient sur les rives du fleuve à une centaine de mètres des bandits, prêts à les assaillir au premier signal donné par la fusillade des hommes de Great-Firehand.

En cet instant surgirent tante Droll et ses deux camarades.

— Tous les trois à la fois ? dit Grande-Main-de-Feu d'un air contrarié. L'un de vous aurait tout au moins dû rester à l'extérieur pour surveiller l'ennemi.

— Peine superflue, déclara Droll, car je parvins à ramper si près des *tramps*, que je connais leurs intentions aussi bien qu'eux. Ils sont furieusement en colère contre notre éclairage qui rend impossible tout assaut brusqué de leur part et veulent attendre l'extinction de nos feux. Ils prétendent que notre provision de combustible sera épuisée en quelques heures. Dès qu'il fera suffisamment sombre, ils nous attaqueront.

— Cette nouvelle me réjouit fort, répondit Great-Firehand, car elle me permet de tendre mon piège.

— Quel piège.

Charles Dorvel lui conta ses projets.

— Superbe ! fit joyeusement tante Droll dès que le chasseur eut terminé son récit. Ce qu'on va rire ! Les *tramps* se figurent justement que nous les croyons toujours campés derrière le bois. Mais, sir, songez-vous aux prisonniers ?

— Hélas ! Je redoute que les brigands ne les tuent dès qu'ils remarqueront que leur situation est désespérée.

— C'est également ma crainte, reprit Droll. C'est pourquoi il faut les délivrer sans tarder.

— C'est facile à dire, chère tante ! riposta Great-Firehand, mais fort difficile, sinon impossible à faire.

— Je m'en charge, répliqua Droll en souriant finement. Auriez-vous oublié le canal souterrain ? J'ai déjà tout combiné. Ça marchera comme sur des roulettes ; il ne s'agit que d'avoir du sang-froid.

— Si je saisis bien, vous avez le dessein de gagner la rivière en traversant le souterrain dans l'eau, puis de vous transporter auprès de nos amis captifs ?

— Effectivement ! J'ai pris mes renseignements et sais d'un valet qu'une barque se trouve cachée dans les joncs à l'embouchure du canal. Je m'en servirai pour franchir le fleuve et gagner le campement des *tramps*. Mon plan réussira ; seulement il me faut deux aides. Je vous prierai de me prêter Humply-Bill et Gunstick-Uncle auxquels j'ai déjà révélé mes intentions.

— Entendu ! Allez donc et puissiez-vous accomplir sans anicroche votre dangereuse prouesse.

Les trois hommes s'éloignèrent, Droll cheminant en tête avec une lanterne. Le canal fut bientôt franchi en longueur.

— Voici le bateau, murmura le Normand après avoir éteint sa lumière. Décroche-le vite, l'oncle !

Gunstick-Uncle s'exécuta.

— Là ! reprit tante Droll. Installe-toi dedans avec Bill. Moi, je file en reconnaissance.

Nageant comme un poisson, il s'engloutit dans les ténèbres ambiantes. Près d'un quart d'heure se passa avant son retour.

— Eh bien ? interrogèrent simultanément les deux autres.

— Ma foi, ce me fut d'abord diantrement difficile de me diriger par cette satanée obscurité, mais, à présent que je me suis orienté et sais où aller, je bénis cette nuit noire qui va nous permettre de rouler les *tramps* comme ils méritent de l'être. Les prisonniers se trouvent presque au bord de la rivière. Le gros des brigands est sur la rive opposée. Assis en cercle, les chenapans attendent évidemment l'instant de bondir vers la ferme. Ils n'ont laissé qu'un gardien auprès des otages.

— Ah ! murmura Bill. C'est embêtant ça ! Il va hurler comme un pourceau qu'on égorge !

— Crois-tu que je le lui permettrai ? riposta Droll. Sois certain que je saurai lui donner une extinction de voix éternelle. Allons en bateau jusqu'à un point très, rapproché des captifs. Les ténèbres et les arbres nous masqueront.

Empoignant les avirons, le Normand fit voguer silencieusement l'embarcation. Au bout de cinq à six minutes, il s'approcha du rivage, posa ses rames dans le canot.

— Là ! souffla-t-il. J'atterris seul. Attendez-moi sans remuer.

Il s'enfonça dans les hautes herbes à quatre pattes. Le gardien des otages lui tournait le dos et fumait tranquillement sa pipe. Droll tira son poignard. L'instant d'après, le criminel s'affaissait sans crier ouf, le cœur percé par la lame acérée du Normand.

La fillette de l'ingénieur Butler regardait justement de ce côté.

— Papa, fit-elle à voix basse, notre sentinelle est partie.

Butler se retourna vivement.

— Tiens ! C'est pourtant vrai ! murmurait-il. N'importe ; ne bouge pas, Hélène. Il ne doit guère s'être éloigné de nous, le coquin !

— Chut ! chut ! souffla, tante Droll qui atteignait la petite fille. Que personne ne bronche. Votre gardien est mort. Je viens vous sauver tous.

Ce disant, il tranchait rapidement les liens des captifs stupéfaits, mais qui se gardaient bien de faire le moindre mouvement.

— Merci ! murmura le fermier. Qui êtes-vous ? L'obscurité me dissimule vos traits.

— J'ai fait connaissance avec votre frère et miss Hélène sur l'Arkansas et suis l'ami de Great-Firehand. On me nomme tante Droll.

— Ah, bon ! fit l'ingénieur. À présent, qu'allez-vous faire de nous ?

— Nous allons rejoindre très doucement le canot qui attend au bord de la rivière. C'est là que *master* Butler et son frère auront l'obligeance de se cacher, tandis que je conduirai la petite demoiselle à l'embouchure du canal. Le bateau ne pourrait tous nous contenir et risquerait de chavirer en le surchargeant. D'ailleurs, dans vos cachettes, messieurs, vous serez en pleine sécurité. Il faudra que vous y demeuriez sans souffler jusqu'à la fin de la danse.

— Quelle danse ? interrogea le fermier.

— Mais celle qui va commencer tout à l'heure, donc ! riposta le Normand. Vous savez que les *tramps* ont traversé l'eau. Ils se trouvent donc entre la ferme et la rivière. Great-Firehand va les attaquer sur le flanc droit et les Indiens sur le flanc gauche, dès que j'en donnerai le signal. C'est convenu entre nous. Nos troupes ont leurs fusils épaulés, tout prêts à partir.

— Ah ! admirable ! murmura le fermier. Et vous voulez nous mener en sûreté ?

— Dame ! C'est compréhensible. On doit redouter que les bandits, furieux de leur échec, ne viennent vous massacrer avant de prendre la poudre d'escampette.

— Probable ! Mais croyez-vous que mon frère et moi consentirons à nous transformer en momies ? Nous voulons aussi mettre la main à la pâte.

— Et la petite miss ? On ne peut la garder avec nous ?

— Bien sûr que non ! répondit l'ingénieur. Aussi vous prierai-je de mettre Hélène dans le bateau. Là elle n'aura rien à craindre. Mais, comment combattre sans armes ? Ces chenapans nous ont tout pris. N'auriez-vous pas un revolver ou un poignard de trop ?

— Non, répondit Droll ; et les deux camarades qui m'attendent ne peuvent non plus céder leurs armes. L'un de vous va donc s'emparer du fusil et des pistolets du scélérat que je viens d'expédier dans l'autre monde et le *tramp* qui s'approche avec tant de désinvolture va nous procurer un second équipement complet… Chut !

À la lueur d'un feu éloigné et presque éteint, on voyait un homme cheminer lentement dans la direction des captifs. Il s'arrêta bientôt près du groupe plongé dans les ténèbres. Droll s'était assis au sein de la végétation. Les prisonniers avaient vivement repris leur attitude de gens ligotés.

— Eh bien, Collins, demanda l'individu. Tout va-t-il comme tu veux ? Où es-tu donc ?

— Ici, répliqua tante Droll en changeant sa voix.

— Ah ! Je te croyais endormi… Ouvre tes quinquets, mon bonhomme ! Tu sais que le *cornel* ne rigole pas tous les jours et qu'il a tôt fait de démolir une caboche.

— Sois sans inquiétude à mon sujet, ma tête est plus solide que la tienne. Amène-toi, mon gaillard, et tu pourras t'en convaincre.

Le *tramp* tressauta. L'organe qui lui débitait cette riposte ne ressemblait en rien à celui de Collins. Assailli par le soupçon, il avança d'un pas. C'était ce qu'avait prévu le Normand roublard. D'un bond, il fut sur l'ennemi dont il tordit vigoureusement le cou.

— Là ! fit tante Droll dès que son adversaire ne remua plus, encore un scélérat qui augmentera fort avantageusement les domaines de messire Satan ! Et il est armé comme un arsenal, s'il vous plaît ! Quelle complaisance ! Tenez, messieurs, débarrassez-le de ses ustensiles, pendant que je placerai la gentille miss en lieu sûr. Elle n'aura pas peur de moi, j'espère ?

— Oh non ! fit Hélène en prenant la main de Droll.

Le Normand la guida jusqu'au canot.

— Tenez, miss, lui dit-il alors, asseyez-vous sur ce banc. Bill et l'oncle vont accrocher la barque près de l'issue de canal souterrain, puis ils reviendront me trouver ici à la nage. Il faudra que vous restiez dans votre refuge sans broncher jusqu'à ce qu'on aille vous y chercher.

— Entendu ! répondit Hélène. Vous pouvez compter sur mon obéissance.

Moins de dix minutes plus tard, Humply-Bill et Gunstick-Uncle émergeaient de l'onde trempés comme des naïades, mais fort satisfaits de la tournure que prenaient leurs affaires. Les frères Butler avaient eu le temps de s'armer jusqu'aux dents avec l'équipement des deux *tramps* occis par les doigts crochus de Droll.

— Ah ! vous voici, fit ce dernier. Parfait ! Par mesure de précaution, allons nous poster plus en face des bâtiments principaux de la ferme… Halte ! Installons-nous ici. Nul ne nous apercevra, alors que les lueurs projetées par les feux de la cour nous permettront de viser facilement les *tramps*. Le nid est idéal. Attention ! Je lance mon signal.

Un cri bizarre vibra soudain dans l'espace. Presque aussitôt, l'organe sonore de Great-Firehand tonna :

— Feu !

Au crépitement de la fusillade se mêlèrent instantanément les cris de guerre des Indiens. Une grêle de balles et de flèches s'abattit sur les *tramps*.

Complètement pris à l'improviste, les *tramps* ripostaient sans ordre ni méthode. Dès qu'ils virent les Peaux-Rouges se précipiter sur eux en brandissant les tomahawks, une folle panique leur fit perdre les derniers vestiges de sang-froid qui les incitassent encore à lutter. Des hurlements d'horreur retentirent de toutes parts dans leurs rangs.

— Fuyons ! rugit une voix. Vite aux chevaux !

— C'est le doux organe du *cornel*, déclara tante Droll. Empoignons-le ! Il ne faut pas le laisser s'échapper. Lui et moi avons des comptes à régler.

Suivi de ses quatre compagnons, il s'élança vers le bois derrière lequel avaient campé les *tramps*.

— Poursuivez l'ennemi ! ordonna Great-Firehand.

Ainsi fut fait. Toutefois, au fur et à mesure que les vainqueurs s'éloignaient de la ferme, la lumière des feux devenait moins éclatante. Une semi-obscurité ne tarda pas à entraver leur course. Les brigands se trouvaient encore en nombre imposant. La prudence conseillait à Grande-Main-de-Feu de ne point conduire sa troupe trop loin de la ferme. Il commanda le rassemblement. Ce contretemps permit aux fuyards de gagner beaucoup d'avance. Ils bondirent jusqu'à leurs montures que Blenter n'avait pas eu le temps d'emmener.

L'instant d'après, des piaffements et des vociférations apprenaient aux défenseurs Victorieux de la ferme que la horde de Brinkley quittait le théâtre de sa défaite.

— Et ce diabolique *cornel* nous a encore brûlé, la politesse, grogna tante Droll.

— Tant pis ! repartit Great-Firehand. On finira bien par l'attraper tôt ou tard. En attendant, rebroussons chemin vers le champ de bataille. Il ne faudrait pas laisser les blessés se cacher pour nous jouer ensuite quelque mauvais tour.

Cette crainte était superflue. La troupe de Grand-Soleil n'avait point pris part à la poursuite et les Indiens, pour s'occuper durant l'absence de leurs alliés, n'avaient rien trouvé de mieux que de scalper tous les *tramps* encore vivants. Il ne restait plus que des morts. En comptant les cadavres des brigands tombés depuis le début de leur attaque, on constata que leur nombre dépassait le double du chiffre des défenseurs de la ferme ! Total terriblement élevé. Néanmoins, l'armée du *cornel* se trouvait encore si nombreuse, que Great-Firehand se félicitait sincèrement de son départ.

On s'empressa de rendre la liberté à la jeune Hélène. La fillette, heureuse de revoir son père sain et sauf, courut à lui en riant.

— Je suis contente de ne plus être seule dans le bateau, déclara-t-elle, car je m'y ennuyais ; mais je n'ai pas eu un instant de frayeur.

Ses grands yeux clairs et calmes se promenaient de l'un à l'autre des combattants. Great-Firehand se rapprocha de l'ingénieur Butler.

— Mes félicitations, sir, dit-il. Votre fille est brave. Je redoutais jusqu'ici qu'elle ne fût pour vous un obstacle dans votre expédition au Lac d'Argent ; je vois avec plaisir que je me trompais.

On rentra dans la cour et les Peaux-Rouges se préparèrent à célébrer la victoire selon leurs us et coutumes. Il leur fut donné deux bœufs qu'ils tuèrent, dépecèrent et partagèrent puis firent rôtir aux brasiers. Une forte odeur de viande grillée se répandait bientôt jusque dans l'habitation du fermier. Pendant que cuisait le festin, Grand-Soleil fit à ses *braves* la distribution de la dépouille de l'ennemi que lui avait abandonnée Great-Firehand. Le butin était riche et de fréquents *Uff ! Uff !* marquaient la satisfaction des guerriers. Ils entonnèrent ensuite les hymnes de victoire et commencèrent à danser. Ce ne fut qu'avec l'aube que cessa le tumulte. Les Indiens épuisés s'enveloppèrent dans leurs couvertures et s'endormirent profondément.

La troupe de Great-Firehand se conduisit bien différemment. Par un heureux hasard, pas un homme n'avait été tué. Exception faite de quelques égratignures sans la moindre gravité, chacun s'en tirait indemne. Un bon repas remit tout le monde d'aplomb. Quelques heures de sommeil paisible achevèrent de rendre aux rudes gars du Far-West leur vigueur habituelle. Avant que se levât le soleil, Grande-Main-de-Feu s'élançait derechef sur la piste de Brinkley avec ses hardis compagnons.

CHAPITRE V

Un piéton chemine lentement au travers de la *rolling-prairie*. Il paraît exténué. Ses habits, sa mine, son attitude indiquent clairement qu'il n'est point chasseur de profession, cependant, il porte un long fusil passé en bandoulière.

Il s'arrête de temps en temps et regarde de tous côtés, puis il reprend sa marche. Un éclair de joie illumine subitement son œil terne. Il fait halte de nouveau et porte une main à son front pour mieux voir. Un homme apparaît dans le lointain ; il est également à pied et vient en sens inverse. La rencontre est proche. Les membres las du voyageur retrouvent une force nouvelle. Il arrive en face de l'étranger.

Celui-ci est vêtu d'une tunique bleue à col rouge, et boutons jaunes d'une culotte écarlate et de hautes bottes fauves. Un chapeau de paille à larges bords protège son chef. Une caisse en bois verni est suspendue à son épaule par une courroie de cuir noir ; il est grand et maigre ; son visage rasé est mince et long. De petits yeux rusés éclairent ses traits. C'est le type achevé du Yankee pour sang.

— Bonjour, camarade ! dit-il en ôtant sa coiffure. D'où venez-vous ?

— De Kinsley. Et vous ?

— De partout. Ma dernière étape fut la première ferme qui se trouve derrière moi.

— Et où allez-vous ?

— Partout où me portent mes pas. Ma prochaine destination est la ferme située devant nous.

— Une ferme devant nous ? On n'en aperçoit aucune. Y en a-t-il une vraiment ?

— Certes. Au-delà de ces éminences et de ces bouquets d'arbres. Elle n'est guère qu'à un quart d'heure de marche d'ici.

— Dieu soit loué ! Je n'en puis plus et me sens incapable d'aller beaucoup plus loin.

Un profond soupir s'échappa d'entre ses lèvres parcheminées. Il chancela.

— Vous me semblez effectivement très fatigué, remarqua l'homme à la boîte. Qu'avez-vous donc ? Seriez-vous malade ?

— J'ai faim.

— Diable ! Faim ? Est-ce possible d'avoir faim à ce point-là ? Une minute, mon ami ; je vais vous remettre.

Ayant posé sa boîte sur le sol, il empoigna l'inconnu par les bras pour le pousser doucement vers le siège improvisé et plongea les mains dans des poches qui devaient être étonnamment vastes. Il en retira d'abord deux énormes tranches de pain beurré, puis un gros morceau de jambon qu'il disposa entre les tartines.

— Voilà, camarade, dit-il ensuite en tendant le sandwich à son vis-à-vis, placez cela entre vos dents et mangez-le à ma santé ! Le menu manque peut-être de recherche, mais la faim vous fera trouver le mets délicieux.

Il s'assit sur l'herbe à côté de l'affamé qui dévorait son sandwich avec une évidente satisfaction. Lorsqu'il eut avalé la dernière bouchée, son compagnon lui dit :

— Vous n'êtes probablement pas encore rassasié, camarade, mais cela suffit toujours calmer votre appétit.

— Je me sens comme ressuscité, sir. Merci mille fois ! Voici trois jours que je chemine sans manger.

— Trois jours sans manger ! Saperlipopette ! Comment cela ? Pourquoi n'avez-vous pas emporté des provisions dans un sac ?

— Le temps me fit défaut. Mon départ se décida brusquement.

— Étrange ! Alors, pourquoi ne pas en avoir demandé aux colons établis sur votre passage ?

— Il me fallait éviter les habitations.

— C'est différent ! Mais vous avez un fusil. Pourquoi n'avez-vous pas tué du gibier ?

— Hélas ! je ne sais pas tirer. Je toucherais certainement la lune avant d'attraper un chien courant devant moi !

— Sapristi ! Pourquoi vous embarrassez-vous d'un fusil, dans ce cas-là ?

— Pour effaroucher les vagabonds de peau rouge ou de peau blanche qui s'aviseraient de me barrer le chemin.

— Bonne idée ! Hé, *master* ! me tromperais-je en supposant que vous devez avoir d'excellentes raisons pour esquiver la société des mortels ?

— Non.

— Drôle ! Pourtant, à bien vous examiner, on vous prendrait pour le plus pacifique des humains… Enfin !... Et où désirez-vous aller finalement ?

— À Shéridan… au chemin de fer.

— Psss !... C'est là-bas, mon ami !... Si vous croyez indispensable de fuir vos semblables, comment pensez-vous donc y arriver sans provisions ? Je suis pour vous un inconnu, n'empêche que je m'intéresse sincèrement à votre sort. Ayez confiance et contez-moi vos malheurs. Peut-être pourrai-je vous tendre une main secourable.

— J'en doute ; mais je ne vois aucun inconvénient à vous confier mes infortunes. Sachez que je me nomme Frédéric Hélier. Je naquis à New-York de parents français. Il y a deux ans que je suis employé dans les bureaux du chemin de fer à Kinsley. Mon extérieur vous a déjà révélé ma nature paisible ; néanmoins si l'on m'offense injustement, je n'hésite jamais à riposter du tac au tac. Ce fut ce qui arriva au cours de mes rapports avec le rédacteur du *Journal de Kinsley*. Bref ! un duel au fusil devait liquider notre dernière querelle. Je n'avais tenu une arme de ma vie, monsieur, et je tremblais d'émotion. Mon adversaire était à trente pas de moi. Au commandement de : feu ! j'épaulai vivement et tirai au hasard… Mon vis-à-vis tomba… Le croiriez-vous, sir ? Ma balle lui avait transpercé le cœur. Il était mort ! Épouvanté, je quittai an triple galop le théâtre du combat, étreignant machinalement le fusil homicide. Le duel s'était effectué selon les règlements. Je ne pouvais être tenu responsable de l'accident, et au point de vue juridique, mon innocence demeurait entière. Malheureusement, le journaliste possédait une kyrielle d'amis très influents et il fallut chercher mon salut dans une fuite immédiate. Le chef des travaux de la voie ferrée en construction me conseilla d'aller à Shéridan et me remit une lettre de recommandation pour un ingénieur de ses connaissances. Tenez, sir, la voici. Lisez-la afin d'acquérir la certitude de ma sincérité.

Avant tiré un pli de sa poche, il le tendit à son interlocuteur, qui lut à haute voix :

« Mon cher Charoy,

« Le porteur de la présente, M. Frédéric Hélier, et resté deux ans sous mes ordres, en qualité d'employé aux écritures. Il est d'origine française. C'est un jeune homme honnête, fidèle et laborieux, qui vient d'avoir le malheur de tuer involontairement en duel le rédacteur d'un journal d'ici.

Cet accident l'oblige à se cacher pendant quelque temps et je compte sur ton obligeance pour l'employer dans tes bureaux jusqu'à ce que le silence se soit complètement fait sur cette regrettable affaire et que je puisse le rappeler auprès de moi.

« Avec mes remerciements, crois à mes sentiments dévoués.

« Richard Norton »

— Tenez, *master* Hélier, fit l'Américain en redonnant le papier au jeune homme, remettez en place cette précieuse lettre. J'aurais d'ailleurs cru vos paroles sans cette preuve à l'appui, car nul besoin n'est d'être un physionomiste hors ligne pour constater de prime abord que vous êtes un honnête citoyen. Et quels appointements espérez-vous recevoir dans votre nouvel emploi ?

— Je gagnais à Kinsley huit dollars par semaine et compte obtenir le même salaire à Shéridan.

— Hum ! Ce n'est pas gras ! Je suis à même de vous proposer un emploi plus avantageux. Que diriez-vous de seize dollars hebdomadairement et votre entretien par-dessus le marché ?

— Seize dollars et l'entretien ! s'écria gaiement sieur, si sidérerai aubaine.

— Oh ! je suis absolument sérieux. Et c'est moi l'employeur, mon ami.

— Vous ! s'écria Hélier d'un ton déçu.

— Mais oui ! Vous me paraissez médiocrement enchanté ?

— Dame ! Je ne vous connais pas.

— C'est là un détail auquel je puis remédier séance tenante, mon cher. Apprenez que je suis le docteur Jefferson Hartley, médecin-vétérinaire de profession.

— C'est dire que vous guérissez gens et bêtes.

— Exactement ! Et je vous propose d'être mon aide-pharmacien.

— Comme vous y allez, monsieur ! J'ignore complètement la chimie, répondit Frédéric Hélier avec modestie.

— Moi aussi. Cela n'a aucune importance.

— Ah ! fit l'autre avec étonnement. Cependant, vous devez avoir étudié la médecine ?

— Jamais de la vie !

— Je ne comprends plus ! Ne venez-vous pas de me déclarer que vous étiez le docteur Jefferson Hartley, médecin-vétérinaire ?

— Et je le répète, mon ami. J'en suis d'autant plus certain que je me suis moi-même décerné ce titre…

— Ah ! interrompit Frédéric Hélier en gratifiant le soi-disant disciple d'Esculape d'un regard ouvertement réprobateur.

— Allons, allons ! ne vous effarouchez pas ainsi, que diable ! reprit flegmatiquement Hartley. Écoutez-moi plutôt, et vous me comprendrez sans peine. De fait, le premier métier que me donna la destinée fut celui de tailleur ; puis j'exerçai successivement les professions de coiffeur et de professeur de danse. Ensuite, j'eus l'idée d'établir une institution pour l'éducation des jeunes demoiselles. Et je vous garantis que je les élevais tambour battant les futures épouses des neveux de l'*Uncle-Sam*. Mais rien n'est durable ici-bas ; il vint une heure où je jugeai utile de fermer mon établissement. J'achetai alors un superbe accordéon et devins musicien ambulant. Après cela, je me rendis plus ou moins notoire en m'adonnant à une vingtaine de métiers fort différents les uns des autres. Ce fut ainsi, jeune homme, que j'appris à connaître mon prochain et à acquérir une expérience du monde que beaucoup de personnes célèbres pourraient m'envier. Bref, j'en arrivai à la conclusion qu'un esprit judicieux exige de mettre à profit la sottise humaine. Voyez-vous, mon ami, les gens aiment qu'on les trompe. Rien ne saurait leur procurer davantage de plaisir et ils vous seront éternellement reconnaissants de leur faire prendre un X pour un U. Ne vous imaginez point que cela soit difficile ! Il suffit de les flatter, d'encourager leurs défauts, de caresser leurs petites infirmités morales ou physiques : enfin, de leur faire croire qu'ils sont ce qu'ils ne sont nullement. C'est donc pour cultiver avantageusement la bêtise de mes semblables que je me décrétai docteur. Je ne fais de mal à quiconque, au contraire, puisqu'il m'arrive d'opérer accidentellement des cures merveilleuses et je fais infiniment de bien à ma bourse. Tenez, mon ami, jetez un coup d'œil sur ma pharmacie.

Attirant vers lui la caisse qu'avait abandonnée Frédéric Hélier, il en leva le couvercle. La boîte était divisée en cinquante compartiments doublés de velours cramoisi et ornés de petites clous dorés. Chaque case contenait une fiole pleine d'un liquide de jolie nuance. Il y avait là une gamme de couleurs des plus réussies.

— N'est-ce pas ravissant et engageant cette collection de bouteilles chatoyantes ? remarqua l'empirique d'un air satisfait. Il y a là de quoi faire tomber en pâmoison un artiste peintre.

— Où achetez-vous donc vos médicaments ? demanda Frédéric.

— Je les fabrique moi-même et réalise ainsi une notable économie.

— Vous-même ! s'écria le jeune homme visiblement stupéfait. Ne m'avez-vous pas assuré que vous ignoriez la chimie ?

— Inutile de connaître cette science amphigourique pour combiner mes produits pharmaceutiques, mon jeune ami. C'est l'enfance de l'art ! Tous ces flacons ne renferment que de l'eau simple légèrement colorée avec d'inoffensives substances. En latin, eau se traduit par *aqua*. Ce mot compose tout mon vocabulaire de la langue d'Horace et je m'en sers à l'infini, en modifiant, suivant les circonstances, certains mots anglais d'origine latine.

Ce n'est pas plus malin que ça ! Tenez, regardez cette étiquette : elle porte l'inscription *Aqua salamandra* ; celle-ci : *Aqua peloponnesia*. Voici de l'*Aqua chimborassolaria* de l'*Aqua invocabulataria*, etc. Vous ne sauriez vous figurer combien de gens j'ai guéris avec ces compositions ! Je le suppose, du moins, car, pour être franc, je dois confesser que je préfère ne jamais attendre l'effet des remèdes que j'administre à mes patients. À peine ma consultation est-elle donnée, que j'empoche mes honoraires et file plus loin. Les États-Unis sont vastes, grâce soit rendue au Tout-Puissant ! J'ai suffisamment d'espace pour y exercer mon état dans des régions toujours différentes, sans plus, jamais avoir besoin de retourner là où j'ai passé. Ma subsistance ne me coûte rien. Partout où je parais, on me comble de vivres et de gâteries. Mes poches se remplissent perpétuellement sans jamais se vider. Encore quelques années, et je serai riche. Je me ferai construire une belle maison dans un faubourg de New-York et me lancerai dans la politique. Je deviendrai célèbre, jeune homme, c'est moi qui vous l'affirme ! En attendant, je suis accueilli à bras ouverts là où je me présente et n'ai rien à redouter des Peaux-Rouges qui me considèrent comme un guérisseur, c'est-à-dire un homme sacré, un être tout à fait dans les petits papiers de l'omnipotent Manitou, le Grand-Esprit régnant dans les fameux « terrains de chasse » du monde invisible. Là, camarade, vous en savez autant que moi sur mon individu ; voulez-vous être mon assistant aux conditions susmentionnées ?

— Hum ! grogna Frédéric en se grattant l'oreille d'un air indécis. Cela, demande réflexion, sir. Votre petit commerce n'a pas l'approbation de ma conscience, pour vous parier franchement.

— Ne soyez donc pas ridicule, mon jeune ami. Il n'y a que la foi qui sauve ! Mes malades ont confiance en l'efficacité de mes remèdes et cela est parfaitement suffisant pour les guérir. Je ne les force aucunement à en essayer. Que trouvez-vous de répréhensible dans ma conduite ? J'offre mes services, c'est entendu ; mais je n'oblige personne à les accepter. Allons, suivez-moi ; ne serait-ce que pour être témoin d'une première opération. Mon sandwich vous a ranimé et la ferme où je me propose d'entrer maintenant est presque sur votre route. Votre trajet n'en sera point rallongé.

— Soit ! consentit finalement Frédéric. Je veux bien essayer à titre de gratitude. Néanmoins, je dois vous prévenir que je n'ai pas le bagout indispensable à celui qui veut endoctriner son prochain. Malgré la meilleure volonté, il me serait impossible d'ouvrir la bouche pour faire croire à autrui que des vessies sont des lanternes. Je ne transige pas avec ma conscience, sir.

— Morbleu ! elle est diantrement chatouilleuse cette conscience-là, camarade. Enfin, nous nous arrangerons quand même.

Il passa la courroie de sa caisse autour de son épaule et se reprit à cheminer allègrement à côté de son compagnon. Au bout d'une vingtaine de minutes, il s'arrêta et tendit la boîte à Frédéric.

— Tenez, mon jeune ami, fit-il cordialement, veuillez maintenant vous charger de la pharmacie. La ferme est au-delà de cette élévation ; il ne faut pas qu'on voie le docteur Jefferson Hartley portant une caisse. Donnez-moi votre fusil en échange.

Ce fut ainsi équipés qu'ils arrivèrent devant un vaste corps de bâtiment entièrement construit en bois. D'un côté de l'habitation et derrière s'étendaient un potager et un verger ; à une centaine de mètres à l'écart s'élevaient des hangars et des écuries.

Trois chevaux se trouvaient attachés à proximité de la principale porte d'entrée.

— Des étrangers doivent être en train de se rafraîchir, commenta le docteur Hartley.

En effet, trois hommes étaient assis dans la salle à manger devant une petite table placée près de la fenêtre. À l'apparition du soi-disant médecin et de son assistant franchissant la cour, l'un d'eux eut un haut-le-corps.

— Tonnerre ! Me trompé-je ? On dirait Hartley le musicien !

— Une de tes connaissances, *cornel ?*

— Chut ! Gardez-vous de me nommer *cornel* ou Brinkley. J'ai le malheur de connaître ce gars-là. Le hasard voulut certain jour que je le délivrasse de son magot. Quelle veine tout de même d'avoir hier teint ma crinière rouge en noir ! Soyez prudents !

Au moment où la fermière entrait par une porte, Hartley et Hélier apparaissaient à l'autre. Affable et hospitalière comme le sont généralement les épouses des colons établis dans les solitudes de la prairie américaine, l'excellente femme souhaita la bienvenue aux étrangers et leur offrit des rafraîchissements. Sa joie se manifesta sans contrainte dès qu'elle sut se trouver en face d'un docteur et de son aide-pharmacien.

— Messieurs, dit-elle aux trois convives installés à côté de la fenêtre, voici un savant médecin et son assistant ; je veux espérer que leur société vous sera fort agréable.

— Bigre ! grommela le *cornel sotto voce*. L'animal a monté en grade depuis notre dernière rencontre. Le rusé coquin ! Savant médecin !... Voyez-vous ça, l'effronté ! Que ne puis-je lui dire carrément ma façon de penser !

Les nouveaux venus saluèrent et prirent place auprès du trio. Le *cornel* attentif constata immédiatement que Hartley ne le reconnaissait point. Il se donna pour un trappeur en route vers les montagnes boisées du Far-West et la conversation fut bientôt fort animée entre les hôtes de la fermière. Celle-ci finissait de préparer le déjeuner. Ayant mis le couvert sur une grande table qui tenait tout le milieu de la pièce, elle alla dans la cour et, selon la coutume du pays, sonna du cor dans toutes les directions, afin d'appeler ceux qui travaillaient aux champs.

Quatre nouvelles personnes ne tardèrent pas à faire leur entrée dans la salle. La fermière désigna brièvement son mari, un fils, une fille, un valet. Les mains se serrèrent et chacun se mit à table. Le Dr Hartley reçut un accueil particulièrement chaleureux.

Pendant tout le repas, le fermier mangea sans proférer une parole. Quand il fut rassasié, il s'appuya confortablement au dossier de son siège, alluma un respectable brûle-gueule ; puis, entre deux bouffées de fumée, sourit avec confiance au médecin.

— Docteur, dit-il, aussitôt après le déjeuner, vous aurez l'obligeance de m'accompagner aux étables puisque vous êtes aussi vétérinaire. Mais dans quel genre de maladies vous êtes-vous spécialisé ?

— Je n'ai pas de spécialité, répliqua Hartley avec suffisance. Je guéris toutes les maladies des hommes et des bêtes.

— Ah ! tant mieux. Vous êtes alors l'homme qu'il me faut en ce moment. Espérons que vous n'appartenez point au clan de ces charlatans qui prétendent tout connaître et ne savent rien.

— Voyons, sir ! riposta l'empirique en simulant habilement une mine outragée. Regardez-moi bien, je vous prie. Ai-je l'air d'un hâbleur ? Aurais-je pu passer avec succès les examens si ardus auxquels sont astreints les médecins si je ne savais rien ? Interrogez mon assistant. Il pourra vous certifier que des milliers de gens et d'animaux me doivent la vie.

— Je vous crois, je vous crois, sir ! se hâta de répondre le brave fermier littéralement subjugué par l'air hautain du rusé compère. Justement j'ai une vache malade. La pauvre bête est revenue tantôt toute seule à son étable. Or, vous ne devez point ignorer qu'une vache ne quitte ses congénères pour réintégrer sou écurie que lorsqu'elle est bien mal. Voici deux jours qu'elle ne mange rien. Je pense qu'elle est perdue, hélas !

— Pourquoi ça ? Je ne renonce à guérir un malade humain ou animal que lorsqu'il est mort. Allons donc visiter votre vache, *master.*

Il sortit en compagnie du valet et réapparut au bout d'une dizaine de minutes.

— Eh bien ? questionna vivement le fermier.

— Dame, *master*, j'avoue que c'est très sérieux. Je suis arrivé à temps, heureusement ! La bête a mangé de la jusquiame et s'est empoisonnée ; mais je possède un antidote merveilleux. Vous le lui administrerez sans tarder et, demain, elle sera guérie. Hé, Fabius ! passe-moi vite l'*Aqua sylvestropolia*. Qu'on m'apporte aussi un seau d'eau.

Sous les regards admiratifs du fermier et des siens, le docteur-vétérinaire Hartley versa quelques gouttes de liquide verdâtre dans l'eau et le valet s'empressa d'aller la faire boire à la vache, cependant que le fermier, qui souffrait périodiquement de rhumatismes, recevait de l'*Aqua sensationa* ; sa femme, de l'*Aqua sumatralia* contre un goitre naissant ; sa fille, de l'*Aqua furonia* destiné à effacer ses taches de rousseur ; et son fils, légèrement boiteux depuis un accident d'enfance, de l'*Aqua ministeriala* pour faire disparaître sa claudication.

Évidemment fort content de lui et des autres, Hartley s'adressa finalement aux trois prétendus trappeurs et leur offrit aimablement ses services.

— Merci, sir, repartit le *cornel*. Nous sommes tous solides comme le roc. D'ailleurs, si jamais je me sentais souffrant, je recourrais à la cure suédoise.

— La cure suédoise ! répéta le faux docteur avec étonnement.

— Mais oui, reprit le *cornel* avec beaucoup de sérieux. On dirait que vous ignorez ce que c'est ? Drôle ! Tous les médecins connaissent ça, pourtant ! La cure suédoise n'est qu'une gymnastique bien comprise. Je me ferais jouer par un musicien des airs entraînants sur un accordéon et remuerais en cadence mes bras et mes jambes jusqu'à ce que je fusse en sueur ; puis j'irai me coucher. Ce remède est épatant et je vous le recommande, docteur.

Sans répondre. Hartley se tourna vers le fermier et lui demanda des renseignements sur les fermes voisines. Ayant appris qu'il en existait une à huit milles plus loin, vers l'ouest, et une seconde à une quinzaine de kilomètres, plus au nord, il déclara vouloir se rendre à la première. On lui remit ensuite très volontiers les cinq dollars qu'il réclama comme honoraires ; puis il prit congé de ses hôtes et s'éloigna de la ferme avec Hélier.

Dès qu'il se vît à une distance respectable de l'habitation, il reprit la caisse que portait Frédéric en disant :

— Changeons de direction, à présent, mon ami. Au lieu d'aller vers l'ouest, filons au nord. La vache était si malade, qu'elle est peut-être déjà crevée, et si le fermier s'avisait de se jeter à mes trousses, il pourrait m'en cuire. Mieux vaut le dépister. Mais la profession n'est-elle pas lucrative ? Pensez donc ! Un bon déjeuner et cinq dollars en échange de dix gouttes d'aniline ! J'espère que vous n'hésitez plus à demeurer avec moi ?

— N'y comptez point, monsieur, répliqua fermement Frédéric Hélier. Vous me proposez certainement des appointements forts avantageux ; mais il me faudrait tellement débiter de mensonges pour les gagner, que je préfère y renoncer. Ne m'en veuillez pas. Je suis un homme simple et foncièrement honnête. Tel je veux rester.

Le ton du jeune Français convainquit le charlatan que toutes les plus alléchantes promesses échoueraient immanquablement devant cette conscience scrupuleuse. Assez dépité, il secoua tristement la tête.

— Dommage ! murmura-t-il. Enfin ! chacun s'arrange comme il l'entend. Il n'est toutefois pas nécessaire que nous nous séparions déjà. Pour aller à Shéridan, il vous faut prendre la direction nord, c'est-à-dire passer aux environs de la ferme que je désire visiter. Faisons donc route ensemble jusque-là.

Hélier acquiesça et tous deux marchèrent côte à côte sans mot dire. Il pouvait y avoir une heure qu'ils cheminaient, quand un galop de chevaux leur fit subitement tourner la tête. Trois cavaliers venaient derrière eux.

— Sapristi : grogna Hartley. Voilà une apparition qui ne m'annonce rien qui vaille. Ces animaux-là prétendaient se diriger vers les montagnes de l'ouest. Alors, pourquoi vont-il au nord ? Je n'ai guère confiance en eux. Ils m'ont plutôt l'air de vagabonds que de trappeurs.

Les inconnus firent halte à côté du prétendu médecin et sautèrent à terre.

— *Master*, fit le *cornel*, pour quelle raison avez-vous donc changé de direction ? C'est fâcheux, parbleu ! Ce pauvre fermier ne pourra pas vous rattraper !

— Me rattraper ! répondit Hartley d'un ton dégagé. Pourquoi voulait-il me rattraper ?

— Parce que j'ai jugé utile de lui dévoiler votre supercherie. Furieux, il jura de courir après vous afin de vous administrer une danse et reprendre son argent.

— Quelles bêtises débitez-vous là ? Vous ne me connaissez point.

— C'est ce qui vous trompe ! riposta le co*rnel*. Vous n'êtes qu'un fripon ! Si je vous ai permis de duper cet honnête fermier sans intervenir, c'est que j'espérais partager avec vous les honoraires.

— Bah !... puisque vous avez besoin d'argent, je ne vois nul inconvénient à vous satisfaire. J'ai reçu cinq dollars. Vous êtes trois et nous deux : cela fait un dollar revenant à chacun. Tenez, empochez vos trois dollars, étrangers, et adieu !

— Trois dollars ! ricana le *cornel*. Non, mais !... plaisantez-vous, messire docteur ? Alors, vous avez la simplicité de croire que nous aurions pris la peine de vous rejoindre pour trois dollars !... Non, non, *master* ! À en juger par vos capacités, vous devez porter dans votre caisse ou dans vos poches un respectable magot, fruit de plusieurs mois d'actives duperies. Bien mal acquis ne profite jamais, prétend le proverbe. C'est donc ce trésor que vous allez me faire le plaisir de partager sans façon avec nous.

— Sir, vous faites erreur, balbutia Hartley subitement épouvanté, un pauvre médecin ambulant a beaucoup de mal à joindre les deux bouts.

— Taratata ! Veuillez me permettre de vous fouiller ; et ne vous avisez pas de protester ! Au moindre geste de résistance, mes camarades auront tôt fait de vous expédier chez le Grand-Esprit, comme disent les Peaux-Rouges. La vie d'un joueur d'accordéon n'a guère de valeur sur notre planète.

Les principaux personnages de ce roman se retrouveront dans le volume qui paraîtra la semaine prochaine sous le titre :

La Grande-Main-de-feu

Imprimerie française H MATHON, Wiesbaden (Allemagne occupée)

Winnetou.fr remercie vivement Valérie COURSEAUX et Gilles FIHUE pour la mise à disposition du scan du fascicule « Dans la prairie ‘houleuse’ ». Grâce à leur contribution, les lecteurs pourront découvrir la première traduction du roman de Karl May « Le trésor du lac d’argent ».

Vous pourrez retrouver tous leurs documents en vente à l’adresse : https://www.ebay.fr/sch/filoute76/m.html

24 septembre 2021

Le Volume 40 cent.

Collection d'Aventures

Le Volume 40 cent.

TITRES DES VOLUMES PARUS :

(Les Volumes dont les numéros ne figurent pas dans cette liste sont épuisés)

228. *Les Forçats de la Mer d'Okhotsk* J. MOSELLI
229. *Dans le Repaire des Comitadjis* J. MOSELLI
230. *Le Cercueil de Fer* . . . . . J. MOSELLI
231. *La Main Fatale* . . . . . A. ROMAGNY
232. *Les Trappeurs du Mississipi* . A. ROMAGNY
233. *Les Pillards Mexicains* . . . M. IDIERS
234. *La Machine infernale* . . . . . M. IDIERS
235. *La Jonque sacrée* . . . . . M. IDIERS
236. *L'Ogre de la Tour Grise* . . . J. ALEYRAC
237. *Les Démons blancs* . . . . . P. GALLIEN
238. *La Morne de la Pampa* . . . . P. GALLIEN
239. *La Caverne maudite* . . . . . E.-G. BREZOL
240. *Le Prince rouge* . . . . . E.-G. BREZOL
241. *Le Trou de l'Enfer* . . . . . X.
242. *Le Vaisseau Trésor* . . . . . O. MALAT
243. *Ralph, le Serpent* . . . . . O. MALAT
244. *Les Desperados* . . . . . M. SEVESTRE
245. *Robert Cernac, l'Intrépide* . . A. MONJARDIN
246. *Le Capitaine Lucifer* . . . . . G. CHOQUET
247. *Harry, le Taureau Rouge* . . . G. CHOQUET
248. *L'Homme au masque noir* . . G. CHOQUET
249. *Le Cavalier fantastique* . . . . G. CHOQUET
250. *Les Chercheurs d'Ivoire* . . . D. HERVEY
251. *La Montagne hantée* . . . . . D. HERVEY
252. *La Pierre de Lune* . . . . . D. HERVEY
253. *Le Château des Loups Rouges* J. ALEYRAC
254. *La Miséricorde d'Amaury* . A. ROMAGNY
255. *Les Brigands des Karpathes* A. ROMAGNY
256. *Spianagoba, Redresse-bosses* . A. ROMAGNY
257. *Robert l'Enfant perdu* . . . . Albert PAJOL
258. *La Maison des Fous* . . . . Albert PAJOL
259. *L'Explorateur Fantôme* . G. CHOQUET
260. *Le Cratère du Diable* . . . . . G. CHOQUET
261. *Le Triomphe de l'Aile* . . . . G. CHOQUET
262. *Les Chevaliers de la Forêt* . J. ALEYRAC
263. *Le Spectre vivant* . . . . . J. ALEYRAC
264. *Les Négriers des Rivières du Sud* Pierre AGAY
265. *Prisonniers du roi d'Ebène* Pierre AGAY
266. *Le Marécage de l'Epouvante* Pierre AGAY
267. *Les Invisibles* . . . . . A. MONJARDIN
268. *Le Pont de la Fausse-Monnaie* A. MONJARDIN
269. *Le Miroir qui tue* . . . . . A. MONJARDIN
270. *Le Mystère de la Tour Eiffel* G. GUITTON
271. *Sous la griffe du Tigre* . . . . G. GUITTON
272. *Le Récit des Cannibales* . . . José MOSELLI
273. *Le Forçat Milliardaire* . . . . . José MOSELLI
274. *Les Compagnons de la Mort* . J. MAHAN
275. *Le Pont des Cadavres* . . . J. MAHAN
276. *La Caverne aux Millions* . . . J. MAHAN
277. *Le Signe du Malheur* . . . . . G. CHOQUET
278. *Le Contrepoison Malais* . . . . G. CHOQUET
279. *Le Maître du Monde* . . . . . G. CHOQUET
280. *Le Vaisseau Aérien* . . . . . G. CHOQUET
281. *Justus Wise, detective* . . . . A. ROMAGNY
282. *La Chasse à l'Homme* . . . . A. ROMAGNY
283. *Le Courrier de Lyon* . . . . . J. ALEYRAC
284. *La Maison du Poivre de Cayenne* J. ALEYRAC
285. *L'Héritage de la Mendiante* . M. MARIO
286. *Le Cabaret du Rat Blanc* . . . M. MARIO
287. *Le Mystère des Ruines* . . . . D. RAMIERES
288. *Le Prisonnier du Souterrain* . D. RAMIERES
289. *Les Petits Chanteurs des Rues* J. FABIEN
290. *Le Mystérieux Mage* . . . . . J. FABIEN
291. *Au Milieu des Lions* . . . . . J. FABIEN
292. *Un Duel à l'Américaine* . . . . J. FABIEN
293. *La Sorcière Jaune* . . . . . J. FABIEN
294. *Kaleb, le Fakir* . . . . . J. FABIEN
295. *Les Hommes-Serpents* . . . . . J. FABIEN
296. *Perdus dans la Neige* . . . . . J. FABIEN
297. *Les Eclaireurs Rouges* . . . . . A. ROMAGNY
298. *L'Automobile Blindée* . . . . . A. ROMAGNY
299. *Les Champs d'Or de l'Urubu* . J. MOSELLI
300. *Les Cachots de la Faim* . J. MOSELLI
301. *L'Antre des Crabes Géants* . J. MOSELLI
302. *Le Poison des Vaudoux* . J. MOSELLI
303. *Les Esclaves de la Cité de l'Or* J. MOSELLI
304. *Le Trésorier du Bagne* . . . . J. MOSELLI
305. *Les Prisonniers de l'Océan* . J. MOSELLI
306. *La vengeance du Forçat* . . . J. MOSELLI
307. *Les Yeux d'acier* . . . . . P. ADAM
308. *Dans les Eaux polaires* . . . P. ADAM
309. *L'Ile Mécanique* . . . . . P. ADAM
310. *La Marche à la Navaja* . . . . P. ADAM
311. *Les Aventures de Coucou* . . G. CHOQUET
312. *Le Gouffre aux Serpents* . . G. CHOQUET
313. *Les « Cœurs-Sanglants »* . . . G. CHOQUET
314. *Thomas, Balle-Sûre* . . . . . G. CHOQUET
315. *Le Sachem des «Bonnets-Noirs»* G. CHOQUET
316. *La Ville Morte* . . . . . G. CHOQUET
317. *L'Empire de la Sierra* . . F. D'ARGELLES
318. *L'Automobile d'or* . . . . . F. D'ARGELLES
319. *Les Requins du Pacifique* . . . J. MOSELLI
320. *Le Trésor de l'Orpheline* . . José MOSELLI
321. *Les Cannibales des Mers du Sud* J. MOSELLI
322. *La Justice des Requins* José MOSELLI
323. *Pedro, le Tueur d'Hommes* . G. CHOQUET
324. *La Guerre dans la Prairie* G. CHOQUET
325. *La Taverne des Chutes* G. CHOQUET
326. *Le Nain au Collier de Chien* . G. CHOQUET
327. *L'Agonie d'une Race* . . G. CHOQUET
328. *Les Drames de l'Amazone* . . G. CHOQUET
329. *Perdu dans la Forêt-Vierge* . . G. CHOQUET
330. *Le Château du Lac* . . . . . G. CHOQUET
331. *Brutheim, le Colosse Roux* . G. CHOQUET
332. *Dans les Ténèbres éternelles* . G. CHOQUET
333. *Au Pays de l'Epouvante* . . . G. CHOQUET
334. *Le Tour du Monde de Gaspard Bras-de-Fer* . . . . . M. MARIO
335. *Le Roi du Désert* . . . . . M. MARIO
336. *Au Cœur du Soudan* . . . . . M. MARIO
337. *La Maison des Bandits* . . . M. MARIO
338. *Les Chiens Policiers* . . . . M. MARIO
339. *Les Naufrageurs de l'Air* . . . J. MOSELLI
340. *Les Espions de la Mer Jaune* J. MOSELLI
341. *La Prison Aérienne* . . . . . J. MOSELLI
342. *Les Etrangleurs de Batavia* J. MOSELLI
343. *Le Désert de Boue* . . . . . J. MOSELLI
344. *Le Trésor du Planteur* . . . M. MARIO
345. *La Vengeance du Pèlerin* . . M. MARIO
346. *Le Sultan du Massalit* . . . . M. MARIO
347. *La Perle de Sumba* . . J. de NAUSEROY.
348. *La Taverne de la « Couronne »* J. de NAUSEROY.
349. *La Barrière de Feu* . . . . J. de NAUSEROY.
350. *Le Trésor du lac d'argent* . . . J. ALEYRAC